9

JEAN-JACQUES OLIER ET LES TENTATIONS DU DIRECTEUR SPIRITUEL

Sa longue expérience de la direction spirituelle n'a pas manqué de rendre Jean-Jacques Olier sensible aux tentations qui risquent toujours plus ou moins de guetter ceux qui s'adonnent à ce délicat ministère dans l'Eglise. Et sans doute n'est-il pas sans intérêt pour les directeurs d'aujourd'hui de se souvenir de la clairvoyance de son discernement à son sujet. Le fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice n'a jamais, il est vrai, élaboré ce que l'on pourrait appeler un traité de la direction spirituelle. Mais, d'une part, même si c'est assez rarement, il lui est arrivé une fois ou l'autre d'évoquer ce ministère dans ses écrits autographes, et surtout, d'autre part, il s'est en maintes occasions exprimé à ce propos dans ses entretiens de vive voix avec ses premiers disciples. Même si elles ne sont qu'un aspect, entre autres, de sa pensée sur *l'art des arts* qu'est, selon lui, *la conduite des âmes*[405], il vaut la peine de relever ici un échantillonnage des mises en garde qu'Olier savait faire ici et là aux directeurs spirituels pour leur éviter de céder aux tentations auxquelles leur ministère les exposait.

1. LES ECRITS AUTOGRAPHES

1.1. La première en date des allusions à ce sujet faites par Olier dans ses écrits remonte à l'automne 1642, quelques mois après son arrivée comme curé à la paroisse Saint-Sulpice. Il y évoque les *mauvais effets* que peuvent avoir, chez des directeurs *mal disposés*, leur *communication* avec des *âmes* qui leur font confidence des *grâces* particulières de Dieu dont elles sont les bénéficiaires. De toute évidence, c'est à partir de sa propre expérience qu'il s'exprime ainsi.

Dans son Journal du *jour [de] Saint Hilarion*, - fêté le 21 octobre-, il se dit en effet *tout rempli d'étonnement des grandes grâces* divines communiquées *à la bienheureuse Marie de Gournay*, sa dirigée, dont il a reçu *la veille* la révélation. Si sa première réaction a été *d'adorer la bonté de Dieu qui s'unit avec tant de libéralité aux âmes* de son choix, c'est qu'il a appris *les dispositions et sentiments dans lesquels il fallait entrer dans la rencontre et [la] communication et [ces] personnes*.

De telles relations, Olier le signale alors simplement, *aux cœurs mal disposés laissent souvent de mauvais effets, comme esprit de curiosité, esprit de jalousie, esprit d'envie et autres, attache, estime des personnes…* Son propos est, à la fois, allusif… et très concret : signe, on peut le penser, que, pour n'y avoir pas succombé, lui-même n'en a pas moins éprouvé personnellement les tentations auxquelles il fait allusion !

Et lorsqu'ensuite Olier développe, en quatre points, la leçon qu'il vient d'apprendre, sans doute est-ce comme une sorte de programme qu'il se fixe à lui-même. *Je vis donc*, écrit-il, *qu'il fallait dans l'entretien de ces personnes, d'abord adorer et admirer la bonté infinie* de Dieu qui *se communique si libéralement hors de lui* – premier point ; *se réjouir* – second point – *de la satisfaction » que celui-ci prend à se communiquer* ainsi ; *se réjouir encore* – troisième point – *pour le bien du prochain* choisi par Dieu *pour lui verser ses grâces* ; enfin – dernier point – *remercier Dieu* pour *tous ceux qui reçoivent* ainsi ses *dons*.

Il s'agit avant tout d'une leçon de détachement, Olier y insiste : il faut, précise-t-il, se réjouir *plus* de la *satisfaction de Dieu que de tous les biens qui nous en peuvent arriver ou aux*

---

[405] Cf. *Avis aux directeurs spirituels*, in B. Pitaud, G. Chaillot : *Jean-Jacques Olier, directeur spirituel*, Cerf 1998, p. 31 (*La conduite des âmes est une des tâches les plus difficiles au monde. C'est l'art des arts, disait volontiers Olier*).

âmes mêmes qui *reçoivent* de telles grâces, et, pareillement, avoir *plus* de joie de ce que celles-ci soient accordées au *prochain* plutôt qu'à *nous, dans l'attente […] qu'il en usera mieux à la gloire de Dieu que nous*. D'où sa conclusion en forme de mise en garde :

Et ainsi il faut se détacher le plus qu'il est possible des dons et des grâces de Dieu et s'attacher uniquement à Dieu, et ne rien voir que lui en toutes choses : autrement l'amour propre et la superbe se mêlent tellement en ces choses que l'on demeure vide de Dieu et très souvent tout plein d'illusion[406]*…*

En la consignant ainsi, pour son propre usage, dans son Journal intime, Olier a-t-il songé au profit que pourraient en tirer les directeurs spirituels dans leur *entretien* avec des *personnes* privilégiées de Dieu comme Marie Rousseau ? C'est, en tout cas, cette conviction qui semble bien – sinon justifier, du moins expliquer – le parti que se sont autorisés à prendre les éditeurs de la Correspondance olérienne. Tour à tour, en effet, Monsieur Tronson en 1672, Monsieur Gannon en 1885, et même Monsieur Levesque en 1935, ont réécrit, quasiment dans les mêmes termes, le texte du Journal en le présentant comme une lettre qu'Olier aurait adressée, le 21 octobre 1642, « à l'un de ses premiers disciples » pour lui préciser la conduite à tenir avec « une âme de grâce »… Marie Rousseau[407] !

De toute évidence, il s'agit là d'une fiction, impossible à retenir critiquement. En imaginant que l'auteur du Journal avait ainsi partagé à l'un de ses compagnons le fruit de sa propre expérience de directeur, les éditeurs étaient sans doute de bonne foi. Leur supposition, en tout cas, a l'avantage de nous alerter sur l'une des tentations que, pour nous comme pour Olier, risque toujours plus ou moins de comporter la direction spirituelle des âmes privilégiées de Dieu.

Même si les directeurs d'aujourd'hui sont peut-être moins *souvent* appelés que du temps d'Olier à conduire des personnes favorisées de dons mystiques, comme Marie Rousseau, ou d'autres grâces insignes, plusieurs aspects de cet avertissement méritent de retenir leur attention. Ne risquent-ils pas de s'intéresser avec une *curiosité* indiscrète aux confidences de ces personnes ? Ne sont-ils pas exposés à porter une certaine *envie* à leurs dons spirituels, qu'ils sont plus ou moins frustrés de n'avoir pas eux-mêmes reçus ? Ou bien encore, ne sont-ils pas tentés de vouer à ces âmes *si saintes*, dont ils sont les confidents, une *attache* qui flatte leur *amour propre* et leur vanité de directeurs ?

1.2. Dans son Journal des débuts d'avril 1644[408], Olier est amené à parler, de manière explicite cette fois, de *tentations*. Il s'agit d'abord de celles dont il est lui-même l'objet sans les avoir décelées jusque-là. *La première*, à laquelle il a succombé *sans le remarquer*, c'est son *désir d'être employé* personnellement *en l'œuvre de Dieu* : il vient seulement, *avant-hier* écrit-il, de réaliser que c'est là le signe d'*un amour propre tout pur*[409] ! *La seconde tentation foncière qui me pressait intérieurement et m'inquiétait s'en m'en apercevoir*, ajoute-t-il, *c'est le désir d'être grand dans la gloire* : voilà qui est *encore un désir de la chair* ; il vient tout juste de le remarquer, en se rendant compte qu'il est ainsi *très indigne d'entrer en comparaison* avec le défunt Père de Condren, son précédent directeur, et avec *Madame Rousseau*, sa confidente et dirigée, dont la sainteté éminente lui revient en mémoire[410]. Ce qui mérite ici d'être relevé, c'est la suite. Cette grâce de lucidité, Olier confie, en effet, qu'il ne l'a pas seulement reçue

[406] Cf. Ms. 4, 180 et 181 passim.

[407] Cf. *Lettres de M. Olier*, édit. E. Levesque : *Lettre 94*, tome I, p. 202 : En note : « Cette lettre, la CVIIe parmi les imprimées, se retrouve en substance dans les *Mémoires* de M. Olier sous la date du 21 octobre 1642. C'est au sujet de Marie Rousseau qu'elle a été écrite, mais les règles qu'elle renferme sont générales et doivent être suivies dans les cas analogues… ».

[408] Cf. Ms. 6, 75 (*A la gloire de Dieu, ce 2 avril 1644…*).

[409] Cf. Ms. 6, 80 passim.

[410] Cf. Ms. 6, 81 passim.

pour lui-même : *Notre Seigneur m'a découvert en d'autres des tentations qu'eux-mêmes ne connaissaient pas et qui faisaient grand obstacle à l'Esprit*. Et il en donne un exemple en parlant de ce qu'il lui a été donné *dernièrement* de découvrir ainsi *dans l'âme de celui*, écrit-il, *qui fait St Pierre*. De quoi, mais d'abord de qui s'agit-il ?

Il faut se souvenir que, marqué par le platonisme culturel ambiant et poussé par sa propre imagination religieuse jamais à court, Olier n'hésite pas à faire de ses relations spirituelles avec son entourage une sorte de lecture symbolique, voyant, en particulier, en Marie Rousseau, une image de la Sainte Vierge, à laquelle il pense être lui-même appelé à *servir de Saint Jean*[411], ou bien encore estimant que Monsieur du Ferrier, l'un de ses tout premiers compagnons, lui a été donné comme *celui qui représente saint Joseph sur la terre*[412]. Il y a donc tout lieu de penser qu'en parlant ici de celui qui fait office de saint Pierre, en évitant de le nommer par une discrétion compréhensible, il doit faire allusion à l'un de ses autres proches collaborateurs dont il a percé à jour la tentation inconsciente.

C'est, précise-t-il, celle de quelqu'un *qui voudrait tout dévorer [dans] les livres, pour tout voir, tout apprendre. Il voudrait même s'approprier les sujets que Dieu lui met dedans les mains pour les conduire en son esprit et en sa propre sagesse, [ce] qui est un pur effet de la chair, qui s'approprie et attire tout [à soi]. Et il faut, au lieu de la grâce, désirer simplement Dieu autant qu'il le désire, désirer qu'il garde ses dons en lui et qu'il en use pour sa gloire, comme il voudra et par qui il voudra, sans désirer ses dons, qui ne sont pas Dieu, et rechercher ainsi ses intérêts et avantages et non pas ceux de Dieu*[413].

En relevant ici sans concession ce pur effet de la chair qu'il lui a été donné de discerner chez l'un de ses associés dans l'œuvre de la Compagnie, Olier vise-t-il l'ensemble du comportement pastoral de l'intéressé ? ou songe-t-il, plus précisément, à son rôle comme directeur spirituel ? Même s'il ne s'en explique pas, la manière dont il s'exprime semble bien laisser entendre que c'est dans la conduite des âmes, pour le ministère de la direction, où pareille tentation lui paraît devoir être à éviter comme la plus grave.

Le discernement qu'en faisait ainsi Olier demeure précieux pour les directeurs d'aujourd'hui. Sans doute ne cherchent-ils pas à *dévorer* des *livres* pour *tout apprendre* sur la manière d'exercer leur ministère ! Mais, dans leur comportement avec ceux qui leur sont confiés, ne risquent-ils pas de céder parfois à la *tentation* de miser trop sur leur *propre sagesse* au lieu de compter sur celle de l'Esprit-Saint ? ou bien encore de *s'approprier*, plus ou moins inconsciemment, les *dons* que Dieu leur accorde pour la conduite des âmes ? Autrement dit, d'agir, en fait, selon leurs *intérêts et non pas ceux de Dieu ?*

1.3. La dernière allusion faite par Olier, dans ses écrits autographes, à ce *qui nous tente* dans la conduite des âmes, - les dirigés eux-mêmes peuvent en être *innocemment* les victimes à l'instigation de leurs directeurs ! -, remonte à l'automne 1646. Dans son Journal daté du *26 octobre*, il note qu'*il a plu à Notre Seigneur* de lui *montrer une chose* dont il doit *instruire et éclairer* des personnes qui vont s'adresser à lui alors qu'elles *marchent innocemment dans des pratiques* […] *éloignées de la pureté de Dieu* auxquelles *leurs anciens directeurs les ont accoutumées*[414]. Parce que de telles pratiques, suivies en toute bonne foi jusque-là, les écartent en fait, sans qu'elles s'en rendent compte, de cette *pureté de Dieu qui désire les âmes en nudité parfaite, en mort et en vacuité pour tout*, Olier se doit de les alerter.

---

[411] Cf. Ms. 2, 232 (écrit en juin 1642) : Il y a plus de cinq ou six ans, Notre Seigneur m'envoyant à Paris me dit : *Va servir de Saint Jean à Marie* (tout le contexte est consacré à Marie Rousseau).

[412] Cf. Ms. 2, 259 (toujours en juin 1642) : c'est *Notre Seigneur* qui l'aurait dit à *cette sainte âme*, Marie Rousseau…

[413] Ms. 6, 83.

[414] Cf. Ms. 8, 133 passim (*A la gloire de Dieu, 26 octobre…*).

De quoi s'agit-il ? L'auteur du Journal s'en explique : *Par exemple, de communier [seulement] à la messe de leurs confesseurs et directeurs ou [d']autres personnes qu'elles choisissent. C'est une chose qui ôte beaucoup à l'âme et diminue aussi (de) l'opération de Dieu et (de) sa complaisance sur l'âme. Une personne qui va pour entendre la messe de son directeur et d'une personne pour laquelle elle aura estime ou amitié, pour sainte qu'elle soit, elle ne peut qu'elle ne soit exposée – ou même le directeur, qui sera également porté d'affection pour l'âme – à avoir quelque retour sur cette personne, quelque inclination et quelque complaisance et satisfaction intérieure, qui va se reposer, à s'appuyer et se complaire en quelque chose de créé et de grossier et animal, ce qui n'est point Dieu seul et sa divine essence et pureté, où il veut que l'âme tende purement et saintement. L'objet qui nous tente à détourner nos yeux et nos regards intérieurs de Dieu vers autre chose (et qui) est en ce point une distraction odieuse à Dieu, surtout dedans les choses saintes, comme le sacrifice [de la messe] et la prière, où il faudrait aller au bout du monde, s'il se pouvait, pour se mettre en état d'être appliqué à Dieu tout seul, par séparation de tout ce qui pourrait [nous] distraire et nous désappliquer un seul moment de Dieu*[415]*…*

Pareilles habitudes, apparemment anodines, risquent de manifester qu'un attachement tout humain s'est insensiblement glissé dans la relation du dirigé à son guide spirituel, et, si celui-ci laisse faire ou même encourage, c'est le signe que lui aussi, voire lui d'abord, a cédé à cette tentation.

La mise en garde, là-contre, ainsi envisagée, il y a tout lieu de penser qu'Olier l'a faite à ces *âmes* qu'il s'apprêtait à recevoir comme nouveau directeur : mais lui-même n'en dit rien dans son Journal. Or on retrouve là le phénomène déjà rencontré à propos de celle qu'il avait consignée en octobre 1642 : les éditeurs successifs de la Correspondance olérienne, jusqu'à Monsieur Levesque en 1935, présentent un doublon de la page du Journal, simplement réécrite, sous la forme d'une lettre que le curé de Saint-Sulpice aurait écrite « à l'une de ses paroissiennes » pour lui demander de ne se point *arrêter […] à vouloir toujours entendre la messe de son confesseur et à ne communier que de sa main*[416]. Même si leur initiative n'est pas à retenir, le texte autographe suffit à montrer la clairvoyance avec laquelle Olier a mis là le doigt sur un risque toujours d'actualité dans le ministère de la conduite des âmes.

D'actualité pour les dirigés, facilement enclins à une *attache* excessive à la personne de leur guide spirituel. Mais aussi, voire même d'abord, pour les directeurs d'aujourd'hui qui risquent, sinon de susciter, du moins de favoriser eux-mêmes un tel comportement chez ceux qu'ils accompagnent. A la légitime charité pastorale, et même à la saine affection, qu'ils sont appelés à leur témoigner dans ce ministère, ne sont-ils pas exposés, s'ils n'y prennent garde, à laisser se mêler un attachement affectif subtilement intéressé qui risque de *distraire* les âmes de leur application à *Dieu seul* ?

2. LES ENTRETIENS ORAUX

2.0. Eparses ici ou là dans ses écrits personnels, le Journal surtout, voire la Correspondance, ces quelques rares mises en garde d'Olier contre telle ou telle tentation qui menace les directeurs spirituels, sont déjà révélatrices de son discernement : est à éviter soigneusement dans l'exercice de ce ministère tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, risquerait d'empêcher les âmes des dirigés de s'attacher *purement à Dieu seul*. En fait, le fondateur de Saint-Sulpice s'est employé en maintes occasions à reprendre, préciser et compléter largement sa pensée sur ce point au cours de nombre de ses entretiens familiers,

[415] Cf. Ms. 8, 133. 134.

[416] Cf. *Lettres de M. Olier*, édit. E. Levesque : *Lettre 129*, tome 1, p. 272… En note : « *Les Mémoires* de M. Olier, sous la date du 26 octobre 1646, contiennent la substance de cette Lettre et donnent au moins sa date approximative… ».

surtout dans les dernières années de sa courte vie, avec ses collaborateurs de la *petite Compagnie*. Grâce à l'un d'entre eux, témoin direct et privilégié, Alexandre de Bretonvilliers, de précieux échos de cet enseignement oral d'Olier nous ont été conservés : lui ayant succédé en 1657, il les a consignés, probablement vers 1660, à partir de ses souvenirs, peut-être même de notes prises à l'audition, dans un chapitre de ses *Mémoires historiques sur M. Olier*. On se propose de relever ici les principales mises en garde qui, directement ou implicitement, figurent dans ces « Avis aux directeurs spirituels », librement transcrits en style direct et en français moderne[417].

2.1. Le premier des risques auxquels est exposé un guide spirituel, c'est d'oublier qu'il ne saurait s'engager dans la pratique de ce *ministère difficile* sans en avoir la *vocation*, c'est-à-dire sans y avoir été dûment appelé par *ceux qui ont autorité* dans l'Eglise, au nom *de Dieu*, pour lui *confier* une telle tâche : *condition* indispensable, aux yeux d'Olier, pour que l'intéressé reçoive *la grâce* de la bien remplir *dans l'Esprit de Dieu*. D'où ces avertissements à peine voilés à qui voudrait *s'ingérer dans ce ministère*, en s'y adonnant de son *propre chef*, voire en cherchant à *faire pression* pour l'*obtenir* des supérieurs : *« La conduite des âmes est une des tâches les plus difficiles au monde. C'est l'art des arts. Aussi la première condition pour être un bon directeur, en mesure de conduire saintement les âmes, est-elle de ne pas s'ingérer dans ce ministère de son propre chef, de ne pas même faire pression pour obtenir la charge, mais d'attendre que l'ordre de Dieu en soit expressément signifié de la bouche même de ceux qui ont autorité pour la confier.*

C'est, en effet, être bien téméraire que de vouloir s'engager de soi-même dans un ministère si difficile : on ne peut l'accomplir sans une grâce spéciale de Dieu, et Notre Seigneur n'est pas tenu de nous la donner si ce n'est pas lui qui nous établit dans cette fonction et lui qui nous choisit du milieu des hommes pour tenir sa place dans un ministère si important […]

Si l'on voit la conduite des âmes porter si peu de fruits, c'est souvent parce que les directeurs s'y engagent sans vocations et n'attirent donc pas à eux la grâce de Dieu […] Si bien des directeurs ne conduisent pas les âmes dans l'Esprit de Dieu, c'est pour ne les avoir pas prises en charge sur son ordre[418]*…*

Semblables mises en garde n'étaient pas, il faut le noter, à sens unique et Olier savait, en même temps, inviter les directeurs sollicités à ne pas céder inversement à la tentation de se dérober à ce ministère par manque de *confiance en Dieu*. Il disait :

Plutôt que de nous porter à embrasser cette tâche, celle-ci devrait plutôt nous faire reculer. Mais lorsqu'on nous la demande, il nous faut pourtant l'entreprendre dans la confiance en Dieu. Il ne manque pas d'assister puissamment ceux à qui lui-même confie ce ministère, pourvu seulement qu'ils y soient fidèles et recourent sans cesse à lui dans leurs nécessités, avec une totale défiance d'eux-mêmes et un entier appui sur sa miséricorde[419]*.*

2.2. Ceux qui acceptent ainsi de s'engager dans la pratique de la direction en réponse à la mission qui leur en est confiée dans l'Eglise sont donc en droit de compter, selon Olier, sur *une grâce spéciale de Dieu* pour bien s'en acquitter. Mais celle-ci ne les dispense pas de faire eux-mêmes le nécessaire pour s'y préparer *soigneusement*, en en prenant le temps et en s'en donnant les moyens. Aussi Olier ne manquait-il pas d'alerter, à l'occasion, sur ce point ses collaborateurs dans la Compagnie. Il est facile de deviner dans ses propos les diverses tentations contre lesquelles il voulait discrètement les prémunir.

---

[417] Cf. B. Pitaud, G. Chaillot : *Jean-Jacques Olier, directeur spirituel*, cité supra, pp. 20 et 24 (1ère partie : *Jean-Jacques Olier : Avis aux directeurs spirituels*, présentation. Les « avis » sont transcrits pp. 29 à 159).

[418] B. Pitaud, G. Chaillot : *Jean-Jacques Olier, directeur spirituel*, id. supra. pp. 31-32 passim.

[419] Ibid, supra, p. 33.

Celle de s'en remettre à l'improvisation en sous-évaluant les exigences spirituelles que réclame du directeur ce délicat *service des âmes* :

Si l'on se prépare soigneusement aux emplois les plus ordinaires, quel souci ne doit-on pas avoir de se disposer au ministère de la direction ? Pour nous autres, prêtres, cet emploi est l'un des plus importants qui nous soient demandés en cette vie, important pour Dieu et pour le prochain mais aussi pour nous-mêmes. Pour se préparer à la conduite des âmes, il faut une longue et continuelle application à Dieu[420].

Et, en invoquant l'exemple de *Notre Seigneur lui-même* qui, *avant de se mettre à évangéliser le peuple Juif, s'était retiré au désert*, pour y vivre à l'écart du monde, Olier se faisait plus précis :

Voilà ce que doivent faire ceux qui se destinent au service des âmes : il leur faut vivre longuement dans la recherche de leur propre sanctification. Ce qui suppose de leur part un retrait des créatures dans toute la mesure où leur état le leur permet ; et, dans cette retraite, il leur faut consacrer un temps notable à l'oraison pour attirer en eux l'Esprit de Dieu et les lumières requises pour la conduite des âmes. Il est nécessaire qu'ils fassent l'expérience des épreuves spirituelles, de manière à être capables de guider les autres lorsque ceux-ci les connaîtront. Il leur faut jeûner, c'est-à-dire pratiquer la véritable mortification et les solides vertus chrétiennes pour pouvoir y guider avec assurance ceux qu'ils auront à conduire[421].

Tentation de *s'imaginer* que la lecture de *quelques ouvrages de spiritualité* serait suffisante à leur assurer la compétence voulue, alors que celle-ci doit reposer avant tout *sur la pratique et l'expérience* vécue. Là-dessus, les mises en garde d'Olier étaient sans concession… mais pas sans humour :

C'est un défaut fréquent chez les directeurs de s'imaginer qu'il leur suffit d'avoir lu quelques ouvrages de spiritualité pour être en mesure de bien guider les autres. Bien davantage que la lecture, si nécessaire soit-elle, c'est par la pratique que s'acquiert la science de la conduite des âmes. Si nos connaissances sont purement livresques, elles risquent de faire de nous des perroquets : ils répètent ce qu'ils ont entendu sans le comprendre ! Il en va tout autrement si notre parole se fonde sur la pratique et l'expérience : alors nous parlons en connaissance de cause, avec discernement et assurance[422].

Tentation, enfin et peut-être surtout, pour les directeurs débutants de méconnaître deux des règles essentielles auxquelles il leur faudra obéir dans la pratique de la conduite des âmes : celle de la patience ou de la prudence, et celle du désintéressement personnel. Le premier risque contre lequel Olier met en garde est celui de *la précipitation*, contraire à *la grande prudence dont*, dit-il, *nous devons faire preuve comme directeurs*, à savoir *la prudence chrétienne qui vient du Saint-Esprit qui réside en nous pour conduire les âmes* :

Il faut avancer pas à pas dans la conduite des âmes, sans vouloir aller trop vite. Souvent on gâche tout en voulant agir trop rapidement. Si la précipitation est dangereuse en tous domaines, elle l'est bien davantage dans la direction spirituelle : là, il faut absolument suivre la grâce sans jamais vouloir la devancer. La grande sagesse consiste à marcher à la suite de Notre Seigneur et non pas à le précéder : c'est le moyen de conduire les âmes avec assurance et de les amener à faire le chemin que Dieu leur demande. En agissant autrement on provoque souvent le dégoût des dirigés, et, parfois même, on les fait reculer…[423]

La seconde tentation, aux yeux d'Olier la plus redoutable, c'est de *rechercher, si peu que ce soit, un intérêt propre dans la conduite des âmes*. Non seulement, affirmait-il, il faut *n'avoir en vue, dans la direction, que Dieu seul sans y mêler le moins du monde ses propres intérêts*, mais il multipliait ses mises en garde contre ce *souci de notre intérêt propre en qui il voyait le*

[420] Ibid, supra, p. 34.
[421] Ibid. supra, pp. 34-35.
[422] Ibid, supra, p. 36.
[423] Ibid, supra, p. 41.

père de tous les maux, parce qu'il en est la source[424] et dont il n'hésitait pas à souligner le caractère quasiment *sacrilège* :

L'intérêt est chose si grossière et si opposée à la sainteté que Dieu veut voir régner dans ses serviteurs qu'il est capable de faire obstacle en nous aux autres grâces divines : le rechercher, c'est centrer sur nous-mêmes le regard qui devrait toujours être fixé pour Dieu pour ne contempler que lui et chercher uniquement sa gloire […] Agir de cette manière tient en quelque sorte du sacrilège, puisqu'on n'hésite pas à utiliser à des fins toutes profanes, les réalités les plus saintes. Comment dans de telles conditions, ces directeurs pourraient-ils être bénis de Dieu et donc en mesure de travailler vraiment au salut des âmes[425].

2.3. Sachant par expérience que, comme il le disait encore, *dans la conduite des âmes, la recherche de leur intérêt par les directeurs peut prendre plusieurs formes*[426]. Olier ne manquait pas, dans ses avis à ses collaborateurs dans la Compagnie, de les leur signaler de manière très réaliste et concrète. Sans prétendre être complet, on se propose de relever maintenant les plus significatives de ces tentations contre lesquelles il les mettait ainsi en garde pour leur pratique habituelle de la direction spirituelle.

Si un directeur cherche, pourrait-on dire, à se faire une clientèle ou à tirer vanité de *la notoriété* ou du *nombre* des dirigés qui s'adressent à lui, voilà bien une attitude intéressée qui trahit, en fait, son *amour propre*. Olier en avait la conviction :

Vouloir attirer à nous les dirigés procède, en effet, habituellement de notre amour-propre : c'est le signe de notre désir de nous rendre estimables ou par la notoriété ou par le nombre des personnes qui s'adressent à nous. Voilà qui vient d'un esprit tout humain et pas du tout de l'Esprit de Dieu[427].

Et il décelait avec lucidité, dans leur comportement trop empressé, la recherche plus ou moins avouée de promotion personnelle de directeurs enclins à *se rendre indispensables* auprès de leurs dirigés :

Ainsi n'en manque-t-il pas qui essaient de se faire valoir par le nombre et la notoriété des personnes qu'ils dirigent. Par l'assiduité des visites qu'ils vont leur rendre chez elles, ils font en sorte de se rendre indispensables ou, pour le moins, en ont-ils le désir : bon moyen, estiment-ils assez souvent, de parvenir à leurs fins, c'est-à-dire leur promotion personnelle[428].

Autre tentation qu'Olier discernait et dénonçait volontiers dans la pratique de la conduite des âmes, la tendance des directeurs à faire *acception de personne*, soit dans leur manière de traiter différemment avec leurs dirigés, soit dans celle de les choisir eux-mêmes selon leurs préférences. Sans doute arrive-t-il, il le reconnaissait, *que Dieu veut nous voir prendre plus grand soin de certaines âmes que d'autres, du fait des desseins particuliers de sa bonté sur elles*. Mais si l'on peut ainsi *distinguer parmi les personnes à diriger*, encore faut-il, *que ce soit en Dieu et pour Dieu qu'on le fasse*[429]. Or, constatait-il :

On fait souvent acception de personne, non pas en fonction de Dieu, mais seulement des personnes elles-mêmes. Ainsi, par exemple, traitera-t-on différemment le pauvre et le riche, celui qui nous plaît et celui qui ne nous plaît pas, celui qui nous donne satisfaction et celui qui nous est à charge, et ainsi de suite. Et, dans tout cela, rien ne viendra de Dieu mais tout, uniquement, de la nature et de notre amour-propre : c'est eux qui sont la source de notre action et nous ne travaillerons ainsi que par le principe et la considération de la créature. Non

[424] Cf. Ibid. supra, pp. 42 et 43 passim.
[425] Ibid. supra, p. 42 passim.
[426] Cf. Ibid. supra, p. 42.
[427] Ibid, supra, pp. 33-34.
[428] Ibid, supra. p. 42.
[429] Cf. Ibid, supra, p. 147 passim.

seulement notre travail sera inutile pour nous et infructueux pour les autres, mais il s'avèrera aussi dangereux par la suite[430]*…*

Et Olier de remarquer qu'on risque ainsi de perdre « un temps […] précieux ». Il notait, en effet, qu'alors :

Non seulement nous commettons l'imprudence d'en consacrer beaucoup aux uns et peu aux autres, mais, en outre, nous employons ce temps inutilement et pour des conversations qui n'ont rien à voir avec la direction, mais qui contentent et satisfont notre amour-propre[431].

La tentation peut être, pour certains directeurs, de préférer n'avoir à guider que *des dirigés* à leurs yeux *éminents en perfection* et de se décharger sur d'autres des *simples commençants* ou de ceux qui cheminent *dans une voie commune*. Olier ne manquait pas de relever cette *grande infidélité à Dieu* :

Après avoir traité avec des dirigés éminents en perfection, en parlant avec eux le langage des saints, souvent, à la vérité, on a quelque peine ensuite à en retrouver d'autres plus faibles, encore de simples commençants et qui ne font, pour ainsi dire, que bégayer dans cette langue. Aussi, refusant de s'en charger soi-même, les renvoie-t-on au soin d'autres directeurs […]

Quand on pratique la direction et que l'on s'adresse à des âmes que l'on estime parfaites et élevées en sainteté, on a souvent de la peine à accepter le service des commençants, qui sont comme des enfants dans la vie de la grâce : ce serait, pense-t-on, s'abaisser, et l'on a vite fait de se persuader d'être propre à faire bien davantage[432] *!*

Affirmant que, comme directeurs, *nous devons être les serviteurs de tous et, à ce titre, accueillir tous ceux que la bonté de Dieu nous envoie*[433], il insistait auprès de ses collaborateurs dans la Compagnie sur leur obligation d'engager résolument et sans *lâcheté* tous les dirigés *sur le chemin de la mortification et de la sainteté*, ce qui suppose de *leur découvrir, simplement mais avec clarté et tendresse, leurs besoins et leurs nécessités, les aider à prendre conscience de leurs défauts et leur en indiquer les remèdes, dussent-ils les trouver amers et désagréables*[434]. Or, constatait-il, la tentation peut être de ne pas avoir le courage de « *leur dire franchement leurs vérités de peur de les choquer… et de perdre leur estime*, ce qui est plutôt signe *d'amour-propre* que de vraie *charité* :

Agir ainsi ne procède pas de la charité à leur égard mais satisfait plutôt notre amour-propre : nous avons peur de perdre leur estime et de les éloigner de nous. Poussés par l'intérêt ou quelque autre motif purement humain, nous craignons de les blesser et nous nous taisons[435]*…*

Et il n'hésitait pas à dénoncer comme *une grande lâcheté* une telle attitude, du directeur indigne d'un véritable *père* spirituel :

C'est faire preuve d'une grande lâcheté, c'est manquer d'amour de Dieu et des âmes que de ne pas dire aux dirigés ce qui est nécessaire, par peur de les attrister. Un père, au nom du même grand amour qu'il voue à son fils et du zèle ardent qu'il a pour son bien, le reprend […] et souvent même le châtie : et, s'il le fait, c'est par amour. Pourquoi n'aurions-nous pas, nous autres directeurs, le même désir de voir parfaits nos fils spirituels ? Et, dans ce désir, pourquoi ne pas leur dire ce qui leur est nécessaire, même s'ils doivent le trouver amer et pénible sur le moment ? […] Dans cette perspective, si nous les aimons réellement, nous leur dirions leur vérité avec tout notre cœur, sans la leur déguiser en rien[436].

---

[430] Ibid. supra, p. 147.
[431] Ibid. supra. p. 148.
[432] Ibid. supra, pp. 38 et 39-40.
[433] Cf. Ibid. supra, p. 40.
[434] Cf. Ibid. supra, pp. 45 et 46 passim.
[435] Ibid. supra. p. 46 suite.
[436] Ibid. supra. p. 64 passim.

Une tentation qui tient, estimait Olier, à la fausse conception que se font trop souvent les directeurs de *l'estime à mériter* de leurs dirigés pour être mieux en mesure, pensent-ils, de les guider. Un sujet sur lequel il revenait volontiers. D'abord en rappelant qu'en règle générale, *si nous avons à mériter l'estime des hommes*, c'est *par la sainteté qui doit être la nôtre* et grâce aux *bons exemples que nous devons continuellement leur donner*, ce qui veut dire que, comme directeurs,

Si nous croyons devoir mériter une certaine estime pour conduire les âmes de Dieu, il nous faut vivre selon les maximes les plus pures de l'Evangile et pratiquer les vertus chrétiennes au degré le plus éminent qu'il nous est possible[437].

En mettant surtout en garde contre les motifs intéressés qui risquent de se glisser dans une recherche excessive de *l'attachement particulier* des dirigés. Bien sûr, disait par exemple Olier, *nous pouvons et nous devons*, dans la direction, *aimer et chérir les personnes que nous conduisons, tout comme il est raisonnable que celles-ci aient pour nous quelque estime*. Mais, ajoutait-il,

cet amour ne doit pas être fondé sur le penchant naturel : nous devons nous aimer en Dieu et pour Dieu, sans aucune considération de la nature et sans attache de cet ordre ; ce n'est pas l'attachement naturel qui fait le véritable amour, il le gâte au contraire. Le véritable amour est libre et sans attache à celui que l'on aime[438].

Et il notait le risque, non seulement chez les *gens qui vivent dans le monde*, mais *souvent […] aussi chez les directeurs*, de céder à une complaisance égoïste dans cette recherche *d'être aimés* :

Il est naturel que l'on ait un grand désir d'être aimé : d'elle-même la nature nous y porte de toute son inclination. On met son plaisir dans l'amour dont on est l'objet et très facilement on se laisse aller aux manifestations sensibles de l'affection ainsi exprimée. Cette attitude n'est pas seulement le fait des gens qui vivent dans le monde, mais souvent elle se rencontre aussi chez les directeurs : ils sont ravis d'être aimés de leurs pénitents et désirent un attachement particulier de ceux-ci à leur égard. Voilà qui est contraire et opposé à l'Esprit de Dieu[439].

Aussi, pour combattre cette subtile tentation, Olier invitait-il les guides spirituels à s'oublier eux-mêmes et à s'en remettre à Dieu du soin de leur donner, *telle qu'il la jugera nécessaire pour sa gloire et pour le bien des âmes* l'estime *de ceux qu'ils conduisent* en son nom. Il disait ainsi :

Les directeurs tout remplis de l'Esprit de Dieu s'oublient eux-mêmes et ne se mettent pas en peine de s'attirer l'estime de ceux qu'ils conduisent sous prétexte d'y trouver le moyen de les influencer pour mieux les gagner à Notre Seigneur. Tout le succès désiré de leur action, ils l'attendent de la seule et unique bonté de Dieu et de l'efficacité de sa Parole[440]*…*

Ou bien encore, en mettant à jour l'illusion dont se pare facilement cette recherche personnelle de l'estime des dirigés :

Même s'il est utile que nous soyons estimés dans l'esprit de ceux que nous conduisons, ce n'est pas à nous de nous en soucier et de vouloir nous procurer nous-mêmes cette estime : nous devons plutôt nous abandonner à Dieu en lui laissant le soin de nous la donner, telle qu'il la jugera nécessaire pour sa gloire et pour le bien des âmes. Vouloir se la procurer par soi-même est, en effet, contraire à l'humilité et à la profonde confiance en Dieu. C'est une conduite visiblement opposée aux maximes et à la pratique du Fils de Dieu […]

Et puis, il est à craindre que le désir d'avancer les âmes ne soit en réalité un prétexte utilisé par notre amour-propre et notre orgueil, toujours avide de s'établir dans l'esprit du monde […] Aussi est-il à craindre qu'au lieu de rechercher en tout cela la gloire de Dieu et le

[437] Ibid. supra. p. 85 passim.
[438] Ibid. supra, p. 86 passim.
[439] Ibid. supra, p. 88.
[440] Ibid. supra, p. 92.

bien du prochain, nous ne soyons en quête que de notre propre gloire et de notre notoriété personnelle. Voilà pourquoi il vaut mieux demeurer en paix, sans rien faire pour nous attirer l'estime de nos dirigés : le procédé est trop grossier et trop humain[441] *!*

2.4. Les différents risques ainsi courus dans leur ministère par les directeurs spirituels, lucidement relevés et franchement dénoncés par Olier dans ses entretiens avec ses disciples de la *petite Compagnie*, n'étaient à ses yeux, on l'aura déjà pressenti, rien d'autre finalement que des variantes concrètes d'une même tentation fondamentale : celle de manquer du total désintéressement que réclame avant tout la conduite des âmes selon l'Esprit de Dieu et *la charité de Jésus-Christ*. Conviction si centrale dans la pensée du fondateur de Saint-Sulpice qu'elle a fait, semble-t-il, l'objet de sa part d'une sorte de petite conférence à la communauté de ses disciples, dont Bretonvilliers n'a pas manqué de garder le souvenir : après l'avoir exposée, il en avait développé en quatre points les motivations. Il vaut la peine de la retranscrire ici.

Nous ne devons avoir en vue que Dieu seul dans le prochain et dans les âmes que nous conduisons vers lui. Nous devons entrer dans la charité de Jésus-Christ pour tous les hommes, nous devons donc les aimer tous pour Dieu, sans aucune attache et avec une grande liberté.

Nous devons essayer de dire, avec Saint Paul : Personne ne souffre sans que je souffre avec lui, etc… Cette parole montre l'étendue de la charité de l'Apôtre qui remplissait son cœur de cette disposition, sans que, la nature y ait aucune part. Si nous les aimons en Dieu, nous les aimons avec une parfaite liberté et sans que l'attache y ait aucune part.

Les directeurs doivent donc prendre un soin très particulier de se tenir dans un parfait détachement vis-à-vis des personnes qu'ils conduisent[442].

Voilà pour la conviction centrale d'Olier : l'absolue nécessité du *détachement des directeurs*, avec la mise en garde qu'elle comporte implicitement. Mais pourquoi *l'attache* toute humaine aux dirigés est-elle ainsi une tentation majeure à éviter ? Il s'en explique en quatre points :

Premièrement, parce que, les cœurs appartenant à tant de titres à Dieu et à Jésus-Christ son Fils, ils lui font un grand tort quand ils sont partagés et se donnent pour une part à d'autres qu'à lui.

En second lieu, parce que les directeurs doivent donner aux âmes l'exemple de ce qu'elles ont à pratiquer : comment porteront-ils les âmes au parfait détachement si on les trouve eux-mêmes attachés ? C'est davantage par l'exemple que par la parole qu'ils ont à prêcher et à enseigner.

Troisièmement, manquer de détachement est le meilleur moyen pour mettre obstacle à la communication de Dieu aux âmes. Dieu, en effet, choisit les prêtres pour se communiquer par eux aux autres et il les regarde un peu comme des canaux pour les arroser des eaux de sa grâce. Or, il les trouve alors pour ainsi dire bouchés par l'attache qu'il voit dans leurs âmes, et ainsi hors d'état de recevoir ce qu'il voudrait réaliser par leur entremise dans ceux qui sont sous leur conduite.

Quatrièmement enfin, une telle attache enlève la pureté de l'esprit et fait que l'on s'engage dans les sentiments de la chair, auxquels nous devons être entièrement morts selon le conseil de l'Apôtre : il ne faut pas que les chrétiens agissent par de tels sentiments s'ils veulent vivre dans la sainteté de leur vocation, à plus forte raison les prêtres, qui doivent être plus saints et par leur sainteté attirer sur les autres les miséricordes de Dieu[443].

Dans cette perspective, Olier ne manquait pas de signaler, à l'occasion, les écueils à éviter, d'abord dans la pratique courante de la direction, mais aussi dans le cas où les directeurs

[441] Ibid. supra, pp. 93-94 passim.

[442] Ibid. supra, pp. 81-82, renvoyant implicitement à 1 Cor. 9, 22 et 2 Cor. 11, 29.

[443] Ibid. supra, pp. 82-83, renvoyant implicitement à Rom. 8, 13 ; Gal. 5, 24 ; Col. 3, 5, etc.

peuvent avoir à connaître une *union spirituelle* particulière avec certaines âmes *d'élite* : ses mises en garde sont dans le prolongement de celles que l'on a rencontrées ici ou là dans ses écrits.

En ce qui concerne la pratique habituelle, le fondateur de Saint-Sulpice aimait à alerter les directeurs sur la tentation de fonder la relation avec leurs dirigés sur des considérations tout *extérieures* ou trop uniquement *naturelles* : celle de leurs *qualités humaines*… ou celle de leur affection ! A propos de *la pureté de l'esprit* dont il parlait dans sa conférence, il disait :

Si nous voulons nous maintenir dans cette pureté, ce ne sont pas les qualités extérieures des dirigés que nous devons considérer, comme la bonne grâce, l'intelligence, les talents, la manière d'agir et les capacités : tout cela, qui est de l'ordre de la nature, nous porte, en effet, à une affection et à une tendresse simplement naturelles qui conduisent à l'attachement […] Et notre attachement nous fera perdre, petit à petit, l'attention à Dieu : nos conversations avec ces personnes ne seront plus motivées par la recherche de la gloire de Dieu mais par le souci de notre propre satisfaction […] Pire encore : parce que nous serons ainsi attachés à nos dirigés, nous ferons en sorte qu'ils aient aussi cet attachement à notre égard[444]*…*

Ou bien encore :

Il ne faut pas que nous aimions les personnes précisément pour la raison qu'elles-mêmes nous aiment, et que, dans cette intention, nous leur rendions un service particulier : voilà qui est trop uniquement fondé sur la nature[445]*…*

Et pour éviter pareille tentation, Olier conseillait volontiers aux directeurs de prendre modèle sur l'attitude du *grand saint Jean-Baptiste qui orienta ses disciples vers Notre Seigneur* :

Il nous faut agir comme lui. Nous ne devons avoir de disciples que pour les conduire à Notre Seigneur. Et lorsqu'ils veulent s'attacher à nous, il faut leur dire, comme saint Jean aux Juifs : Ce n'est pas à moi à posséder vos cœurs. Il y a quelqu'un au milieu de vous, dont je ne suis pas digne d'être le pauvre serviteur : c'est lui qui prendra entièrement possession de vos cœurs, donnez-les lui sans les partager du tout avec aucune créature[446] *!*

Si ces mises en garde les plus fréquentes visaient ainsi les guides spirituels, facilement tentés, dans leur pratique courante, de *s'attacher les âmes* de leurs dirigés, en voulant *s'en rendre les maîtres et les propriétaires*[447], Olier abordait aussi, dans ses *avis*, la gestion de *l'union particulière* qu'ils pouvaient être amenés à connaître avec certaines *âmes d'élite*, spécialement favorisées par Dieu de grâces hors du commun. Parce qu'il en avait lui-même fait l'expérience, notamment avec Marie Rousseau, - on se souvient des allusions de son Journal de l'automne 1642 à ce sujet[448] – il ne négligeait pas d'y revenir. Il avait la conviction que le *grand détachement* dont doivent habituellement faire preuve les *directeurs doit s'appliquer jusque dans le cas des âmes les plus saintes et les plus parfaites qu'ils peuvent rencontrer*[449]. Mais il n'ignorait pas les subtiles tentations auxquelles ces rencontres risquaient de les exposer. Ainsi, dénonçait-il, par exemple la *véritable convoitise spirituelle* qu'elles pouvaient susciter :

De la part de plusieurs serviteurs de Dieu, c'est en effet une véritable convoitise spirituelle que de chercher à connaître toutes les personnes ainsi estimées : ils s'empressent auprès d'elles et n'ont de cesse qu'ils ne fassent leur connaissance et ne passent de longs et fréquents moments en leur compagnie […] Or c'est sortir de la dépendance de Dieu que de vouloir prendre soi-même l'initiative de fréquenter ces personnes sans attendre la volonté de Dieu pour savoir s'il le veut et le moment qu'il a décidé pour cela […] Voilà pourquoi nous

[444] Ibid. supra, pp. 84-85 passim.
[445] Ibid. supra, p. 87.
[446] Ibid. supra, p. 95, faisant allusion à Jo. 1, 20 et 26-27.
[447] Cf. Ibid. supra, p. 90 passim.
[448] Cf. Ibid. supra, pp. 1 à 3.
[449] Cf. Ibid. supra, p. 97.

devons être morts à toutes les unions spéciales et particulières, et ne les rechercher qu'autant que Dieu le veut, de la manière dont il le veut et selon les intentions pour lesquelles il les veut. Il nous faut honorer de telles unions chez les autres sans y aspirer nous-mêmes, tout comme nous avons à honorer les grâces faites à nos frères sans les envier pour nous-mêmes, mais en nous contentant de celles qu'il plaît à la bonté de Dieu de bien vouloir nous communiquer[450].

De même encore décelait-il le risque que, dans l'entretien avec ces personnes privilégiées de Dieu, le directeur ne se laisse, plus ou moins inconsciemment, guider par *quelque curiosité personnelle* ou *le désir de consolation* à son propre avantage, au lieu de ne *rien chercher d'autre que Dieu* :

Il nous faut ne leur rendre visite qu'en dépendance de Notre Seigneur et lorsque la charité ou la nécessité le demandent. On peut, en effet, être tenté souvent d'y aller, soit à cause de la consolation que l'on y trouve, soit par quelque curiosité personnelle de s'enrichir des biens que Dieu opère dans ces personnes. Si l'on y va par désir de consolation ou de quelque autre avantage humain, Dieu peut interrompre les communications qu'il voulait faire par la suite […] Il ne nous faut, en effet, jamais rien chercher d'autre que Dieu, sinon nous nous écartons de la voie de pureté où Dieu nous appelle. Il nous faut toujours, mais principalement dans les occasions de contacts avec ces âmes d'élite, agir dans l'Esprit de Dieu […][451].

2.5. En relevant ainsi, dans ses entretiens familiers avec ses premiers disciples dans la Compagnie, un certain nombre de tentations auxquelles les exposait leur pratique de la conduite des âmes, Olier était évidemment tributaire de la situation du XVIIe siècle en ce domaine. Et sans doute certaines de ses mises en garde – par exemple à propos, justement, des *unions* spirituelles *particulières* – en concernent-elles guère ou bien rarement les directeurs d'aujourd'hui, dans le contexte ecclésial différent où ils exercent leur ministère. Ce n'est pas à dire, pour autant, que ceux-ci n'aient pas à tirer profit de la lucidité spirituelle et pastorale dont faisait preuve le fondateur de Saint-Sulpice dans l'ensemble de ses *avis*.

Ce qui la caractérise, c'est sans doute une grande rigueur, que l'on serait peut-être tenté de trouver excessive. Sous des formes diverses, en effet, les recommandations faites par Olier aux directeurs s'inspirent quasiment toutes, on l'aura remarqué, d'une exigence à ses yeux tout à fait centrale sinon unique. Ils doivent n'avoir en vue *purement* que *Dieu seul* dans leur ministère et donc éviter soigneusement tout ce qui serait recherche, si spirituelle soit-elle, de leur *intérêt* personnel et se garder, pour cela, de la moindre *attache d'amour-propre* à la personne de ceux qu'ils conduisent. Un tel souci *d'amour pur* ne risque-t-il pas de devenir paralysant dans la relation avec les dirigés ?

Le propos d'Olier, on le devine, n'était pas d'en donner aux directeurs la hantise, mais simplement d'attirer leur attention sur la condition fondamentale requise pour l'exercice évangélique de leur ministère : parce que, comme il disait, *il n'y a dans l'Eglise qu'un seul véritable directeur, à savoir Jésus-Christ rempli du Saint-Esprit qui, par lui et en lui, veut conduire tous les fidèles*, ils ne doivent jamais oublier qu'ils sont seulement les instruments[452]. Et les guides spirituels d'aujourd'hui peuvent savoir gré à Olier d'avoir lucidement mis le doigt sur les diverses manières bien concrètes dont ils risquent facilement de se laisser aller à un tel oubli.

Lui être également reconnaissants de leur rappeler que c'est dans la communion *avec Jésus-Christ* et la pratique régulière de *l'oraison* où ils sont appelés à trouver, principalement, le remède à toutes les tentations et les illusions auxquelles ils sont exposés dans leur ministère. Olier, - parlant d'expérience – n'hésitait pas à dire :

---

[450] Ibid. supra, pp. 98-99 passim.

[451] Ibid, supra. p. 101 passim.

[452] Cf. Ibid. supra, pp. 150 et 152 passim.

Tous les défauts qui se rencontrent dans la direction des âmes proviennent uniquement du peu d'union avec Jésus-Christ des directeurs et tiennent au fait qu'ils ne s'attachent pas assez à l'oraison, qui est le canal par lequel Notre Seigneur veut communiquer aux prêtres ses lumières[453].

Ou encore :

C'est dans l'oraison que Dieu nous remplit de son Esprit et nous donne ce que nous devons communiquer aux autres. Et c'est par manque de fidélité à l'oraison que les directeurs font si peu de fruit, que leurs paroles sont si banales et si froides et manquent tellement de force pour toucher ceux qui les entendent. Voilà pourquoi nous devons être vides de nous-mêmes pour vider de nous les cœurs et être pleins de Dieu pour les en remplir[454].

[*BSS* 30 (2004), 74-95]

JEAN-JACQUES OLIER ET LES TENTATIONS DU DIRECTEUR SPIRITUEL

SOMMAIRE

Dans ses écrits autographes, tout comme dans les entretiens oraux qui nous sont parvenus, M. Olier a procédé, au fur et à mesure des problèmes concrets qui se posaient, à une analyse très fine de ce qu'on peut appeler les « tentations » du Directeur Spirituel. Pour lui, en effet, la Direction Spirituelle ou, comme il le dit, « la conduite des âmes » est l'art des arts.

En citant de nombreux passages de M. Olier sur cette question, l'auteur relève plusieurs de ces tentations : choisir de préférence les personnes « les plus intéressantes » (soit par la culture, soit par le degré de leur vie spirituelle) ; se laisser aller à des réactions fusionnelles avec le ou la dirigé(e) ; le manque de prudence dans les conseils que l'on donne (il faut souvent prendre le temps de la réflexion) ; l'hésitation à faire des remarques difficiles pour la vie du dirigé.

[453] Ibid. supra, p. 156.
[454] Ibid. supra, p. 155.

JEAN-JACQUES OLIER AND THE TEMPTATIONS OF A SPIRITUAL DIRECTOR

SUMMARY

In his manuscripts, as well as in notes of conferences that have come down to us, Father Olier offered advice on concrete problems relating to the "temptations" of a spiritual director. For him spiritual direction, or in his words, "the direction of souls," is "the greatest of the arts."

Citing many passages from Olier's writings, the author speaks of several of these temptations: choosing those one directs because they seem more "interesting" by virtue of their level of education or because of the clear progress that they have already made in this spiritual life; identifying too much with the reactions of the person undergoing direction; lack of prudence in the advice given (often it is necessary to reflect for some time before offering such advice); hesitation to say challenging but needful things to a person in direction.

JUAN JACOBO OLIER Y LAS TENTACIONES DE UN DIRECTOR ESPIRITUAL

RESUMEN

En sus manuscritos, así como en notas de conferencias que nos han llegado, el padre Olier ofrece consejos sobre problemas concretos relacionados con las "tentaciones" de un director espiritual. Para él la dirección espiritual, o en sus palabras, "la dirección de las almas", es "la más grande de las artes".

Citando muchos pasajes de los escritos de Olier, el autor habla de varias de estas tentaciones: elegir las que uno dirige porque le parecen más "interesantes" en virtud de su nivel de educación o por el claro progreso que ya ha hecho en esta vida espiritual; identificarse demasiado con las reacciones de la persona que recibe la dirección; falta de prudencia en los consejos que se dan (a menudo es necesario reflexionar un tiempo antes de ofrecer tales consejos); vacilación para decir cosas desafiantes pero necesarias a una persona en dirección.

➢ FIN ➢

10

« QUE TE PUIS-JE MONTRER DAVANTAGE ? »
EXTRAIT DES MEMOIRES INEDITS DE MONSIEUR OLIER

(avec Paul COCHOIS, PSS)

Les quelques pages, inédites, de Monsieur OLIER dont nous proposons ici la lecture demandent à être brièvement situées et présentées.

1. Les Mémoires

Il s'agit d'un extrait (tome II, pages 1-10) de ce que l'on appelle les *Mémoires* de Monsieur OLIER. Conservé aux archives centrales de la Compagnie de Saint-Sulpice à Paris (6, rue du Regard), ce document privilégié compte quelque 3 000 pages reliées en 8 volumes (la pagination, qui fait foi désormais, en a été assurée, en 1951, par M. ROUX, p.s.s.). Cette reliure définitive remonte aux années 1873-1876 et fut réalisée par les soins de M. Ardaine, alors supérieur de la Solitude. Elle est le remaniement d'un premier recueil, en 6 volumes, (dû, semble-t-il, à M. Gosselin, en 1826) où diverses erreurs s'étaient malencontreusement glissées dans le rassemblement des cahiers autographes.

Ce sont, en effet, de petits cahiers séparés (de 6 ou 8 feuillets) que Monsieur OLIER avait couverts de son écriture serrée, sans presque aucune marge (avec seulement, de temps à autre, une indication chronologique ou, plus rarement, un titre), de mars 1642 à février 1652, pour les remettre, au fur et à mesure, à son « directeur », le R. P. Bataille, procureur général des Bénédictins de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. En se chargeant (à la suite de Monsieur Vincent et du R. P. de Condren) de le guider dans les voies spirituelles, au printemps 1642, celui-ci exige que son pénitent, après lui avoir fait, par écrit, le récit des grâces principales de son existence passée, le tienne de même au courant de sa vie intérieure actuelle, au jour le jour.

Les *Mémoires* sont donc une sorte de Journal spirituel. Si le style de ces pages, écrites au courant de la plume, est parfois négligé et comporte d'assez fréquentes longueurs ou redites – on le constatera vers la fin du passage que nous publions ici – ces cahiers inédits présentent l'inappréciable intérêt de nous livrer, dans son jaillissement même, la réflexion spirituelle qu'inspire à Monsieur OLIER le développement de sa propre expérience mystique pendant les dix années de sa maturité.

2. Le passage choisi

Les dix pages que nous avons retenues sont datées des 9 et 10 mai 1642. A ce moment, Monsieur OLIER est encore à Vaugirard, où vers la fin de décembre 1641, avec MM. du Ferrier et de Foix, il vient de fonder le Séminaire. Mais c'est alors que vont être entamées les tractations qui aboutiront, par le contrat du 25 juin, à lui confier la charge de la paroisse Saint-Sulpice.

L'intérêt du passage choisi tient au thème que Monsieur OLIER y développe à ce moment décisif et, plus encore, à la manière dont il le traite, tout à fait caractéristique des *Mémoires*.

Il s'agit d'un thème éminemment olérien : Jésus médiateur de « religion », Jésus « tout entier » c'est-à-dire inséparable de l'Eglise, qui est son Corps, en lequel il « dilate » la louange qu'il est seul à pouvoir rendre parfaitement à Dieu son Père. Telle est la pensée dominante de Monsieur OLIER au moment où il vient de fonder le Séminaire et où il va devenir curé de Saint-Sulpice.

La manière dont ce thème, souvent repris ailleurs, apparaît ici est, à vrai dire, plus significative encore. Tout le développement est commandé par une grâce mystique dont Monsieur OLIER vient d'être le bénéficiaire, et qui l'a marqué profondément. Une première fois vers Noël 1641 – aux tout débuts du Séminaire de Vaugirard par conséquent – il lui a été accordé de « voir le Christ en Dieu de toute éternité », et « le Christ tout entier ». Cette faveur spirituelle s'est renouvelée plusieurs fois depuis, notamment le 1er mai 1642, jour de sa fête. Les paroles intérieures qui accompagnaient la vision l'ont rendue ineffaçable : « QUE TE PUIS-JE MONTRER DAVANTAGE ? ». Si Monsieur OLIER proclame ici la merveille dont il a été le témoin c'est qu'il en a reçu comme la mission : « Il te faut travailler jusqu'à la mort – Tu n'en es pas au bout – Va écrire à la gloire de ton Maître ». Le souffle théocentrique et christocentrique de ces pages s'explique par-là : celui qui commente saint Paul et saint Jean à partir de saint Augustin ou de saint Irénée est, ici, un témoin qui livre son expérience…

3. La publication

Nous donnons le texte de l'autographe aussi exactement que possible, sans autres retouches que celles qui sont communément adoptées dans les éditions critiques de ce genre :

- L'orthographe et la ponctuation sont modernisées, mais on a respecté la grammaire et la syntaxe utilisées par Monsieur OLIER ;
- Chaque fois que la toilette de l'autographe donne lieu à une correction conjecturale, on le signale en note ;
- Les mots que l'on a cru devoir rétablir dans le texte sont indiqués par des crochets [ ] ;
- Le changement de page dans le manuscrit est annoncé par la barre / dans le texte ;
- Enfin, des sous-titres ont été ajoutés pour aérer un texte sans coupures et en faciliter la lecture.

« JÉSUS-CHRIST ET SES MEMBRES »

9 mai 1642. [M. Olier rappelle qu'il a reçu de Dieu le "don d'intelligence" de nombreux livres de l'Ecriture sainte. 20 1.]. Outre dis-je, ces dons particuliers, la Miséricorde infinie de DIEU m'a fait cette grâce depuis le 1er jour du mois [fête de] mon patron saint Jacques, de me faire voir le Christ en DIEU de toute éternité ; en suite de quoi (Add. Marg. : le 6 [mai 1642]) tout étonné[455] de sa miséricorde, il me dit : QUE TE PUIS-JE MONTRER DAVANTAGE ? Je voyais en esprit dedans DIEU le Christ entier, c'est-à-dire JESUS Christ et ses membres, Notre Seigneur avec son Eglise. Je voyais cette grande idée[456] de ce DIVIN et admirable corps, de cette auguste société, Jésus-Christ et ses membres. Et depuis cela, j'ai vu partout dans l'Ecriture le Christ répandu partout, selon saint Augustin : *Christum sonant hoec omnia*[457]. Je ne vois rien, disait-il, dans l'Ecriture qui ne me parle de JESUS Christ, rien qui ne figure dans l'Ancienne Loi ou JESUS ou ses membres, c'est-à-dire l'Eglise. *Christum sonant hoec omnia, caput illud quod ascendit in coelum*, tout prêche JESUS Christ, ce chef qui est monté dedans

[455] Latinisme : « comme j'étais tout étonné ».

[456] Idée : bien que le sens de « vision, tableau », soit classique (CAYROU), le contexte et surtout la phrase précédente semblent impliquer le sens philosophique de « prototype, image éternelle » hérité de Platon (FURETIÈRE).

[457] Si la citation n'est pas littérale, l'idée se trouve chez saint Augustin, *Sermo* 46, 33 : P. L. 35, 289 ; et *Tract. In Epist*. Io., 2, 1 : P.L. 35, 1989.

les cieux, ce beau chef de l'Eglise, *caput ejus aurum optimum*[458], dont la tête est d'or, et d'or très pur, c'est-à-dire dont le chef est DIEU même : *caput Christi DEUS*[459], le chef de JESUS Christ est DIEU, comme JESUS Christ est le chef de l'Eglise. Et comme toute l'Eglise travaille pour l'honneur et le service de son chef et travaille pour sa gloire, ainsi tout le soin, le travail et la vie de mon Seigneur est d'honorer, servir et glorifier l'Eglise[460]. Et parce que les hommes ne pouvaient convenablement avoir DIEU pour chef immédiatement établi dessus eux, pour cela DIEU se joint à un homme[461] pour servir de chef par son cher fils aux hommes.

L'INCARNATION POUR LA LOUANGE

Et aussi parce que les hommes ne pouvaient pas honorer, servir et glorifier DIEU dignement de lui[462] par eux-mêmes, le Verbe fait chair s'unit à eux et reçoit toutes leurs louanges pour les rendre après à DIEU. Ainsi Notre Seigneur rend les louanges de tous les hommes et les anges à DIEU et supplée à leur bassesse. *Per quem Majestatem tuam laudant angeli*[463], par Notre Seigneur les anges sont heureux de louer et magnifier DIEU, n'ayant rien en eux digne d' [être] présenté à DIEU. Ainsi *venit Christus recapitulare*[464]. Notre Seigneur contient et comprend en lui seul toute la religion des hommes et des anges. Et Notre Seigneur par lui seul rend toutes les louanges que ses membres et ses serviteurs ne sont pas dignes de lui rendre ; et ainsi tout le ciel et la terre rend service[465] à JESUS Notre Seigneur afin par lui que tout rende service et louange à DIEU même : *caput Christi Deus*.

Donc (*Note marg.* : 10 mai écrivant) notre grand DIEU de toute éternité a prétendu de faire une œuvre digne de lui, une œuvre pour sa gloire, une œuvre qui le louât et l'honorât parfaitement. Or il fallait que ce fût celui qui le connaît parfaitement et qui sait ce qu'il est : *nemo novit Patrem nisi Filius*[466], personne ne connaît le Père que le Fils ; il fallait que ce fût son Fils, qui le connaît clairement et distinctement, pour l'honorer dignement, parce que l'honneur et la gloire, comme disent les théologiens, est *clara cum laude notitia*[467] : la gloire est une louange qui procède d'une claire connaissance de la chose qu'on glorifie. Il fallait donc que ce fût le Verbe, qui est la sagesse et le verbe du Père, qui est l'image et l'expression du Père, qui vînt au monde et qui sortit du sein de DIEU pour satisfaire entièrement aux grands desseins de DIEU. Et parce que notre grand DIEU désirait recevoir cette gloire hors de lui et par une nature inférieure (recevant en lui par son Verbe et son Esprit toute la gloire intérieure qu'il en pouvait recevoir), il fait dessein [de] se servir de son Verbe et de le joindre à une nature raisonnable capable de le connaître et, en le connaissant tel qu'il est, de l'aimer, le louer et l'honorer. Et comme il voulait même être glorifié dans toute l'étendue de l'être, il veut que cette nature raisonnable et intellectuelle soit jointe à la nature grossière et corporelle ; si bien qu'il joint ensemble les deux natures spirituelle et corporelle en une, pour être loué et honoré de tout l'être. Il fait un composé des deux, dont une partie est esprit et l'autre corps, et ce

---

[458] *Cant.*, 5, 11.

[459] *I Cor.*, 11, 13.

[460] Le parallélisme impose de corriger en : « glorifier Dieu ».

[461] *Un homme* : une nature humaine individuelle.

[462] *Dignement de* : d'une manière digne de.

[463] *Missale romanum*, conclusion des Préfaces.

[464] Citation qui s'inspire de saint Irénée, *Adv. Haer*, IV, 6, 2, « *Unigenitus Filius venit… recapitulans* », peut-être d'abord de Justin (Sources chrét., 100, t. II, p. 440).

[465] *Service*, « culte, adoration, profond respect qu'on rend à Dieu » (FURETIÈRE).

[466] Cf. *Mat.*, 11, 27.

[467] Définition classique, que saint Thomas (Iª IIªᵉ, q. 2, a. 3) attribue à saint Ambroise. La *Glossa ordinaria* (*In Rom*. 16, 27) et la *Glose* de Pierre LOMBARD (PL 191, 1533) la reprennent aussi, après saint Augustin (*Contra Maximinum*, 11, 13, P.L. 42, 770). M. Olier pouvait l'avoir empruntée à des répertoires récents, tel la *Novissima Polyanthea*, Lyon, 1614.

composé s'appelle nature humaine ; si bien qu'il forme cette nature qui comprend tout l'être possible, au moins tout l'être créé, appelé pour cela « microcosme »[468] par les Anciens et, par les Pères, aussi « toute créature », comme dit le grand saint Grégoire expliquant ce passage : *prædicate Evangelium omni creaturæ*[469], prêchez l'Evangile à toute créature, c'est [à dire] à l'homme.

Or, dans toute la créature raisonnable Il forme en son Esprit la plus parfaite qui puisse être, je veux dire l'esprit le plus grand et le plus parfait, l'âme la plus belle et la plus vaste qui puisse être conçue pour recevoir le plus de connaissance et lumière de DIEU qui s'en puisse concevoir ; et, pour le corps, DIEU le conçoit et le forme en ses idées le plus parfait et le plus accompli qui puisse être formé : *speciosus forma præ filiis hominum*[470], le plus beau et le plus agréable de tous les hommes possibles.

Et à cet homme si accompli s'unit le Verbe DIVIN, lequel d'abord répand dedans cet homme[471] la claire vue de la grandeur DIVINE, [de] l'admirable et adorable essence avec ses personnes DIVINES, bref, lui communique tout ce qui se peut voir et comprendre de DIEU hors de lui-même. Ensuite, quel prodige immense de louange, d'honneur, d'amour, cette âme, étendue presque infiniment par la toute-puissance, ne rend pas à ce grand DIEU ? Quel témoignage ne rend-elle pas des grandeurs qu'elle voit, qu'elle adore et qu'elle admire continuellement ? Et comme elle voyait plus de DIEU que tous les hommes, elle rendait plus d'honneur et de louange que tous les hommes et les anges. Quel beau ciel que cette âme ! quel paradis que cet esprit répandu en louanges devant DIEU ! quel prodige ! quel abîme ! *Abyssus abyssum invocat*[472], cet abîme de lumière qu'il reçoit de DIEU l'invite, le provoque et l'oblige à un abîme de louanges envers DIEU. Voilà une partie de cet intérieur adorable et admirable de mon unique Tout, devant lequel une éternité de louanges et d'admirations serait saintement employée.

DILATATION DE LA LOUANGE

O vaste océan de sainteté ! Je ne m'étonne pas si vous vous répandez si abondamment sur tous vos membres ; je ne m'étonne pas s'il vous faut des sujets pour vous répandre ; je ne m'étonne pas s'il vous faut tant de rayons pour vous dilater ; et le moyen que vous puissiez contenir ces abondances, ces plénitudes sans vous répandre et sans dégorger ? O admirable secret ! o admirable invention de DIEU pour se / faire louer et honorer comme il le mérite !

LE CHRIST SOLEIL DE L'ÉGLISE

C'est un soleil que mon JESUS, qui éclaire autant d'astres qu'il y a de fidèles et de sujets disposés pour recevoir les rayons de la foi. *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*[473]. C'est un soleil que mon JESUS qui enrichit de ses trésors tous les nécessiteux au monde : *In quo sunt omnes thesauri scientiæ et sapientiæ absconditi*[474]. Il forme dedans le cœur de son Eglise des trésors d'amour et de louange, par lesquels il fait honorer et glorifier son Père

---

[468] Le mot est écrit en caractères grecs. ARISTOTE (*Physic.*, 8, 2) appelle déjà l'homme un « microcosme ».

[469] *Marc*, 16, 15, commenté par saint Grégoire le Grand, *XL Hom. in Evang.*, 29, 2 (PL 76, 1214) ; M. Olier lisait ce texte dans le Bréviaire au jour de l'Ascension.

[470] *Ps*. 44, 33.

[471] Cf. *supra*, n. 7. Pour M. Olier, la perfection de l'humanité du Verbe incarné est ordonnée à sa mission de « religieux de Dieu », « l'abîme de lumière » aboutit à « un abîme de louanges ».

[472] *Ps.*, 41, 8.

[473] *Jo.*, 1, 9.

[474] *Col.*, 2, 3.

avec toute la magnificence qu'il peut. *In sole posuit tabernaculum suum*[475] : le soleil est une image de son âme, [lui] qui embellit et éclaire et féconde tout ce monde grossier, comme l'âme de mon JESUS embellit, éclaire et vivifie son Eglise, soit dans la terre, soit dans le ciel, ainsi que le soleil illumine et le ciel et la terre. Et comme sans le soleil il n'y a ni lumière ni vie, de même sans JESUS Christ il n'y a dans nos âmes ni lumière ni vie. Le soleil est le père de la nature et JESUS est celui de la grâce. Si le soleil retire sa lumière, toute la nature est en deuil ; si elle souffre une éclipse, elle est universellement dedans la décadence : ainsi, si notre soleil de justice[476] [se] retire, il n'y a que ténèbres, tout déchoit dedans nous, il n'y a que désordre, et sans lui l'Eglise ne serait qu'un corps mort. Par lui elle est un corps vivant et lumineux, vivant de son Esprit, et éclairé de sa lumière ; par lui elle voit, sur la terre par la clarté[477], et dans le ciel par celle de sa gloire : *lucerna est agnus*[478]. Par lui l'Eglise vit par sa charité, naissante dans la terre et consommée dans le ciel.

C'est donc pour ce chef d'œuvre admirable, c'est pour cette œuvre si sainte et si DIVINE que tout le monde est fait et que toute la créature est sortie des mains de DIEU, pour servir à ce cher Fils qui se consomme tout dans la louange de son Père, qui sert aux anges ses serviteurs de bouche et truchement pour glorifier DIEU, et qui n'étant pas satisfait de soi seul demande des membres pour dilater son culte et sa religion envers DIEU ; il demande des associés qui louent, qui aiment, qui servent, qui adorent et glorifient son Père avec lui dedans un même Esprit qui répand en un chacun la grâce et le moyen de l'honorer et le servir selon la mesure de la donation de JESUS, *secundum mensuram donationis Christi*[479]. Et ces associés, ces frères et ces membres sont appelés l'Eglise. *Postula a me et dabo tibi gentes hereditatem tuam*[480], c'est la demande instante que Jésus fait à son Père et la promesse qu'il[481] lui fait après sa résurrection de lui donner un peuple, un monde entier dans lequel il répande son Esprit et sa religion, son […][482] ne le contentant pas et le trouvant trop étroit pour son Amour, étant même bien aise de rendre en même temps tous les hommes heureux de cela seul qu'ils rendent honneur à la grandeur de DIEU et son infinie majesté. Les hommes sont ses héritiers en tant qu'ils reçoivent son esprit et continuent à rendre à DIEU ce que Notre Seigneur avait commencé pendant sa vie et ce qu'il avait fait commencer même devant sa venue par son esprit qu'il répandait pendant ses membres[483].

LE SACRIFICE PERPÉTUEL

O immense grandeur de DIEU et infini abîme de puissance et Majesté. Un seul JESUS ne suffit pas, s'il n'a avec lui des millions et miliaces[484] d'anges et d'hommes pour vous louer avec lui, et pour continuer ce qu'il a fait si admirablement, si prodigieusement, et ce qu'il continue encore dans le ciel. Mais hélas ! je dis plus, JESUS, ce grand Sauveur, n'est pas content et n'est pas satisfait de ce sacrifice infini qu'il vous a offert une fois, dans lequel vous avez reçu tout l'honneur et satisfaction possible. Mais ce n'est pas assez pour l'amour de JESUS s'il ne l'offre encore tous les jours / et dans le ciel et sur la terre, et non pas dans un lieu

---

[475] *Ps.*, 18, 6.
[476] Cf., *Mal.*, 4, 2. Cette « cosmographie mystique » se trouve déjà chez Bérulle ; cf. J. DAGENS, *Bérulle et les origines de la restauration catholique* (1571-1611), Paris-Bruges, 1952, pp. 294-295.
[477] La clarté [de sa grâce], omission probable.
[478] *Apoc.*, 21, 23.
[479] *Eph.*, 4, 7.
[480] *Ps.*, 2, 8.
[481] Il, le Père.
[482] Omission d'un mot, sans doute « son corps ».
[483] Texte fautif, sans doute pour « dans ses prophètes ».
[484] *Miliace* ou *milliasse* (FURETIÈRE), « une grande quantité » (RICHELET).

de la terre, mais *in omni loco*[485] mais en tout lieu, et non pas une fois, mais à tout moment, si bien que cet auguste sacrifice seul suffisant offert une fois de[486] le satisfaire, ce n'est pas assez pour l'amour de JESUS et sa religion ; ce n'est pas assez, à ce qu'il pense, pour la grande gloire de Dieu, *propter magnam gloriam tuam*[487], s'il ne l'offre à toute heure et en tout lieu dedans le monde, et s'il n'accomplit la figure du *juge sacrificium*[488], du sacrifice perpétuel de l'ancienne loi, le prolongeant de siècles en siècles et le continuant en son Eglise, dans laquelle comme il[489] y répand son esprit de dévotion, d'amour, de révérence, qui est une continuation de la sienne répandue dans le monde, Il veut aussi lui laisser l'hostie et la victime même entre les mains pour faire le même sacrifice dont il l'a honoré pendant sa vie.

TOUS EN LUI

Prodige admirable de la grandeur de DIEU ! o excès d'amour et de religion admirable de l'esprit de JESUS, si inventif à faire honorer et glorifier son cher et unique Père ! Ainsi donc l'Eglise est le supplément de la dévotion de JESUS sur la terre, qui continue de faire sur terre visiblement ce que son amour eût désiré de continuer par lui-même, et c'est pourquoi il dit que ses délices sont d'être avec les hommes : *delicæ meæ esse cum filiis homunum*[490]. Et le sujet qui le porte tant à les aimer[491], c'est parce qu'en eux Il continue les louanges de son Père. Il les rachète de son sang, afin qu'ils soient ses temples et des lieux consacrés à l'honneur et à la gloire de son Père. Voilà les grands sujets de son Amour et les occasions de ses libéralités et privautés. Car ce don inexplicable et, comme dit saint Paul[492], inénarrable de son esprit, la communion à son corps, à ses vertus, à ses inclinations, sentiments, lumières et autres dons, bref, cette grâce d'être ses membres, d'être une chose avec lui, c'est un bien qui nous vient de l'amour excessif de son Père, de cette révérence, de ce grand culte et divine Religion qu'il lui porte, qui fait que nous sommes si riches en ses dons et ses grâces qui nous transforment tous en lui et nous consomment en Lui, afin qu'il ne soit qu'un en nous, afin qu'il soit toutes choses en nous, et qu'il ne reste rien de nous, à cause que tout ce qui est de nous est déplaisant à DIEU et tout ce qui est de lui est si plaisant à DIEU : *Hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacui*[493] : voilà mon Fils bien aimé dans lequel je prends toutes mes complaisances, si bien qu'il n'épargne rien pour nous changer tout en lui et pour nous faire une chose avec lui au préjudice même de sa grandeur, pour nous rendre des sujets agréables à DIEU, ou bien pour nous faire tous un sujet très agréable à DIEU, nous consommant tous en lui qui est ce cher Fils et bien aimé en qui il prend sa complaisance, ce qui sera dans le ciel parfaitement : *erit omnia et in omnibus Christus*[494], où il n'y aura qu'un JESUS, où nous serons tous consommés en lui, où nous ne paraîtrons plus, où il n'y aura que lui qui nous aura tous consommés en son feu et en sa gloire, comme le feu consomme diverses pailles[495] et divers morceaux de bois, les changeant et convertissant tous en lui, et c'est ce qu'il fait aussi dessus la terre, détruisant petit à petit en nous tout ce qu'il y a du vieil homme et de nos mœurs particulières pour s'établir en

---

[485] *Mal.*, 1, 11.
[486] *Suffisant de*, suffisant à, capable de.
[487] Missel romain, *Gloria* de l'ordinaire de la messe.
[488] *Dan.*, 8, 11, 12, 13.
[489] M. Olier a écrit : « elle ».
[490] *Prov.*, 8, 31.
[491] Le ms. porte : « à l'aimer ».
[492] 2 *Cor.*, 9, 15.
[493] 2 *Petr.*, 1, 17.
[494] Cf. *Col.*, 3, 11.
[495] Le masculin « divers pailles » semble avoir été écrit par distraction, les dictionnaires ne donnent jamais ce genre.

nous / par ses mœurs et par ses vertus, si bien que ce soient les mêmes mœurs des grecs, juifs, scythes, barbares, femmes et hommes[496] qui vivront dans le christianisme n'ayant tous qu'un même Esprit qui les régisse, qui les forme intérieurement et les réforme sur Notre Seigneur JESUS Christ et les transforme tous en lui, si bien que tous soient changés et convertis en lui, selon le souhait de Notre Seigneur parlant de ses apôtres sur la terre, *ut sint consummati in unum*[497] : qu'il soient tous consommés et tous changés en moi et qu'ils soient intérieurement par l'esprit et les vertus autant un que je suis un avec mon Père, et qu'ainsi il y ait un cœur, une âme, un même esprit, des mêmes sentiments, mêmes mœurs, mêmes vertus, bref une même chose en tous, qui se nomme le Christ : *ut sint consummati in unum*. De même qu'entre Nous nous ne sommes qu'une même chose, et que tout de même que la pluralité et distinction de personnes en Nous, dit Notre Seigneur, n'empêche pas l'unité et communion d'essence, de même que[498] la pluralité de mes membres et mes sujets n'empêche pas l'unité d'esprit, l'unité d'intérieur qui doit être entre eux : *sicut ego in Patre et Pater in me et ego in vobis*[499]. Et cela que ce soit tout de même façon que je suis en mon Père et mon Père dans moi, là où la distinction des personnes n'empêche pas l'unité qui nous lie et nous fait une même chose.

« VA ÉCRIRE À LA GLOIRE DE TON MAÎTRE »

Voilà le patron[500] de l'Eglise, à savoir la Sainte Trinité, une essence de plusieurs personnes, et un Christ en plusieurs sujets. Et comme les trois personnes sont un DIEU, ainsi tous les chrétiens sont un Christ. / Et c'est là ce Christ dont Notre Seigneur en saint Jean, dont saint Paul partout parle si souvent. Et c'est là ce Christ que la bonté de DIEU a bien daigné me montrer plusieurs fois : une fois dans la gloire, à savoir le Christ consommé, JESUS en tous ses membres, c'est JESUS Christ dilaté dans sa gloire, JESUS Christ étendu, et cela, ce fut vers les fêtes de Noël l'année passée[501] ; et plusieurs fois depuis peu j'ai vu ce Christ en DIEU de toute éternité, dont d'autant plus volontiers j'en parle que je ne puis assez en parler, et je ne puis assez en écrire, et quand je me lasse parfois, mon Maître me dit : Il faut travailler jusqu'à la mort, et cela comme saint Paul *mihi vivere Christus est*[502], je n'ai d'autre emploi dans ma vie que de prêcher et former le Christ. Une autre fois, comme je pensais avoir fait, sa bonté me dit : TU N'EN ES PAS AU BOUT.

Bref, hier, comme je présentais à mon DIEU pour savoir sa volonté, et savoir ce qu'il désirait de moi, intérieurement me fut dit et fort distinctement : VA ECRIRE A LA GLOIRE DE TON MAITRE. J'ai si grand courage quand je pense à cela que rien plus[503] : je ne pense point à ce que je suis, j'oublie ma bêtise et ma stupidité, je donne ma main et ma plume à l'Esprit Saint pour la conduire et en faire ce qu'il lui plaît, et j'écris comme il veut et ce qu'il veut, et toujours dans le désir que ce soit pour la gloire de mon Maître, mon unique et celui pour qui je voudrais tout faire, qu'il règne à tout jamais dans les siècles des siècles et qu'il soit aimé, loué, béni, glorifié à tout jamais, et par lui soit aimé, loué et glorifié le Père. Ainsi soit-il.

[*BSS* 1 (1975), 7-17]

---

[496] *Col.*, 3, 11 et *Gal.*, 3, 28.
[497] *Jo.*, 17, 23.
[498] Le parallélisme impose la suppression de *que*.
[499] *Jo.*, 14, 11 et 20 fusionnés librement.
[500] *Patron*, « modèle ».
[501] Noël 1641.
[502] Phil., 1, 21.
[503] Non ponctué : « quand je pense à cela que rien plus je ne pense point… ». On peut entendre : « que rien ne me donne davantage de courage ; je ne… », ou bien sans ponctuer « que je ne pense plus du tout… ».

“WHAT MORE CAN I SHOW YOU?”

EXTRACT FROM THE UNPUBLISHED MÉMOIRS OF FATHER JEAN-JACQUES OLIER

(with Paul COCHOIS, PSS)

SUMMARY

The following pages have been taken from what are known as the « Memoirs » of Fr. Olier. Still unpublished, they are preserved in 8 volumes in his own hand in the archives of the Society of St. Sulpice in Paris. Fr. Olier wrote them as a spiritual diary from 1642 to 1652 at the request of his director who wished to be kept abreast of his past graces and his current spiritual life. The extract chosen is from May 9-10, 1642, the period when Fr. Olier had just opened the seminary at Vaugirard and was about to be appointed pastor of St. Sulpice. The Theme: Jesus, Mediator of “religion”, the “whole Jesus”, i.e., inseparable from the Church which is his Body, in which he “magnifies” the praise which he alone can render to God his Father in a perfect way. Fr. Olier speaks of this theme, which is very basic for him, from his own experiences, for on May 1, 1642, he had had a mystical vision of it accompanied by these words heard within: “What more can I show you?... Go, write it down for the glory of your Master.”

«¿QUÉ MÁS PUEDO MOSTRARTE?»

EXTRACTO DE LAS MEMORIAS INÉDITAS DEL PADRE JEAN-JACQUES OLIER

(con Paul COCHOIS, PSS)

RESUMEN

Las siguientes páginas han sido tomadas de lo que se conoce como las «Memorias» del P. Olier. Aún inéditos, se conservan en 8 volúmenes de su puño y letra en los archivos de la Compañía de San Sulpicio de París. Padre Olier los escribió como un diario espiritual de 1642 a 1652 a pedido de su director, quien deseaba estar al tanto de sus gracias pasadas y su vida espiritual actual. El extracto elegido es del 9 al 10 de mayo de 1642, período en que el p. Olier acababa de abrir el seminario de Vaugirard y estaba a punto de ser nombrado párroco de San Sulpicio. El Tema: Jesús, Mediador de la “religión”, el “Jesús entero”, es decir, inseparable de la Iglesia que es su Cuerpo, en la que “magnifica” la alabanza que sólo Él puede rendir a Dios su Padre de manera perfecta. Padre Olier habla de este tema, que para él es muy básico, por sus propias experiencias, pues el 1 de mayo de 1642 había tenido una visión mística del mismo acompañada de estas palabras escuchadas en su interior: “¿Qué más puedo mostrarte?... Ve, escríbelo para la gloria de tu Maestro.”

➢ FIN ➢

11

MONSIEUR OLIER

Aperçu biographique

Jean-Jacques Olier est né à Paris, en 1608, fils d'un conseiller au Parlement. Très tôt, sa famille le destine à une riche carrière ecclésiastique : tonsuré à onze ans, il reçoit en « bénéfices » plusieurs prieurés. Après un séjour à Lyon où il fréquente le collège des jésuites, il poursuit, à Paris, ses études de théologie.

Au cours d'un voyage à Rome, il contracte une ophtalmie dont la guérison à Lorette est le point de départ d'une vie toute donnée à Dieu. Il a 22 ans.

Sous la direction spirituelle de saint Vincent de Paul, il est ordonné prêtre en 1633 et s'engage dans la prédication populaire, au grand scandale de sa famille. Pendant plusieurs années, Olier participe à de nombreuses missions dans les campagnes, jusqu'au jour où il traverse une longue et grave épreuve, à la fois psychologique et spirituelle. Véritable anéantissement intérieur qui l'introduit dans un total abandon. Dieu le prépare ainsi à sa vocation de réformateur du clergé.

Après avoir refusé deux fois l'épiscopat, Olier réunit quelques disciples et fonde, en 1642, un séminaire à Paris, près de l'Eglise Saint-Sulpice dont il devient le curé.

Dix années durant, Olier déploiera une activité infatigable, aussi bien dans cette vaste paroisse alors délaissée, qu'au séminaire et à la tête de la petite Compagnie de prêtres qu'il rassemble autour de lui. En dépit des oppositions, il renouvelle profondément la vie paroissiale (visite des malades, écoles de quartier, œuvres d'assistance…). En même temps qu'il initie de futurs prêtres, il réforme le clergé de sa paroisse. Le séminaire de Paris devient vite un modèle : à la demande des évêques, Olier en fonde d'autres en province.

Son rayonnement s'étend au-delà même des frontières : il envoie en Nouvelle France les premiers sulpiciens, fondateurs de Ville-Marie.

Mais Olier, missionnaire, est un homme de prière. Malgré ses absorbantes occupations, il donne, chaque jour, de longues heures à l'oraison, ne pouvant, disait-il, *« se complaire en autre chose qu'en l'entretien de Dieu »*.

Gravement malade, il consacre ses dernières années à la fondation des séminaires, à la direction spirituelle – nombreux sont les hommes et les femmes, laïcs, prêtres et religieuses, qui se confient à lui – et à la rédaction de ses principaux ouvrages de spiritualité.

A sa mort, le 2 avril 1657, celui qui aspirait à *« se perdre en Dieu »*, laissait une paroisse renouvelée, un séminaire réputé et une Compagnie de prêtres engagés dans différents diocèses pour la formation du clergé.

LES CAHIERS

L'oraison, l'action la plus importante de toute la vie des chrétiens

« On ne saurait assez parler de l'oraison puisqu'elle est l'action la plus importante de toute la vie des chrétiens ». Lorsqu'il s'exprime ainsi dans le *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*, publié en 1656, un an avant sa mort, Jean-Jacques Olier témoigne de la conviction qu'il a acquise au cours d'une longue et remarquable expérience personnelle.

Un grand désir de prière

La prière : telle est bien, en effet, l'expérience décisive qui, de son propre aveu, a marqué son itinéraire spirituel et orienté sa vocation apostolique.

Elevé jusque-là dans la piété assez mondaine couramment pratiquée à l'époque dans nombre de familles chrétiennes comme la sienne, c'est seulement à 22 ans, en 1630, que le jeune étudiant en théologie connaît une véritable « *conversion* » et commence à prendre au sérieux les exigences évangéliques de « *La vie intérieure* ». Or cette grâce se traduit aussitôt, il le note de manière significative, par « *un grand désir de la prière* ».

Après quelques années de recherche de sa véritable « vocation divine », Olier comprend que Dieu l'appelle bien dans le « *clergé de son Eglise* ». Non point pour y faire carrière, mais pour contribuer à l'indispensable « *réforme* » du peuple chrétien. Et d'abord en travaillant à « *la sanctification des prêtres* » appelés avec lui à en être les principaux artisans.

Or cette orientation apostolique allait bientôt se focaliser précisément sur le renouvellement, dans le clergé, du sens de la prière. Ce à quoi le destine le Maître intérieur, Olier en acquiert la conviction et la note dans son Journal en 1645, c'est à vivre « *dans une contemplation perpétuelle* » pour être mieux à même de la « *porter dans le sacerdoce* » et de la rayonner ainsi dans toute l'Eglise.

Contemplatif en pleine action : voilà bien le témoignage que laisse, de fait, celui qui pendant dix ans (1642-1652) cumule les multiples tâches pastorales de curé de la paroisse et d'animateur du séminaire et de la Compagnie de Saint-Sulpice. Non seulement il est fidèle à consacrer quotidiennement à l'exercice de l'oraison au moins « *une heure entière* » matin et soir, mais il n'est pas rare qu'il passe « *tout le jour* » dans un véritable état de prière permanente.

Educateur des prêtres et des futurs prêtres, il insiste sur « *la grande obligation que l'on a de travailler assidûment à la pratique de l'oraison dans le séminaire* ». Pasteur et missionnaire, il déplore, en effet, qu'une telle expérience de la prière soit « *si rare à présent dans l'Eglise* », et il n'hésite pas à voir là « *la seule cause* » du « *peu de fruit et d'avancement dans les âmes* ».

Aussi s'emploie-t-il inlassablement, auprès de toutes celles, nombreuses, qui lui sont confiées comme curé ou qui se confient à lui comme conseiller spirituel, à les guider sur les voies de l'oraison.

Tous les chrétiens, un seul religieux de Dieu

Si la prière est « *l'action la plus importante de toute la vie des chrétiens* », c'est que pour Olier, l'attitude fondamentale du Christ en personne est celle de « *la religion* » à l'égard de son Père, qu'il « *est venu* » vivre et « *répandre* » dans « *ce monde* ». En leur donnant « *son même Esprit* », Jésus veut faire, avec lui et en lui « *de tous les chrétiens un seul religieux de Dieu* ».

Cette « *religion* » qui lui est chère, comme à tous les maîtres de l'Ecole française de spiritualité au XVIIe siècle, est à bien entendre. Il ne s'agit pas seulement de la vertu morale telle qu'elle s'exprime dans le culte liturgique, mais, plus largement et plus profondément, de l'orientation proprement théologale de toute vie chrétienne : dans la foi, l'espérance et l'amour, celle-ci doit être entièrement consacrée à la gloire de Dieu, comme l'a été l'existence de Jésus filialement vécue pour le Père dans l'Esprit-Saint.

Deux mots reviennent constamment sous la plume d'Olier qui caractérisent bien cette « *religion* » : le respect et l'amour.

Le respect

Le respect, d'abord. Olier demeure comme ébloui dans la foi par la grandeur absolument incomparable de Dieu : lui seul mérite d'être adoré « *puisque tout n'est rien en sa présence* ».

Non pas qu'il soit insensible au charme des créatures : dans La journée chrétienne, recueil de conseils pratiques publié en 1655, Olier invite par exemple à prier « *en découvrant les beautés de la campagne* » ou « *quand on voit le soleil* », ou encore « *en entendant chanter les oiseaux* ». Mais les prières qu'il propose sont tout à fait typiques. Ainsi devant « *la terre, les herbes, les fleurs et les fruits* » suggère-t-il de s'écrier :

> Mon Dieu, vous êtes bien plus beau et plus admirable en vous que sous le voile de ces beautés.

Loin de s'arrêter au spectacle que lui offre la nature, le regard de sa foi traverse pour ainsi dire cette « *écorce légère de l'être* » pour se porter d'emblée sur le Créateur dont toutes choses ne sont que la « *figure* ».

De même que « *toutes les créatures regardent* » vers Dieu pour lui rendre « *hommage comme à leur Souverain* », de même Dieu ne nous les donne-t-il que pour mieux nous élever vers Lui et Lui seul :

> Vous voulez qu'en même temps que l'on voit les créatures… nous arrêtions notre regard sur vous…

Et la contemplation d'Olier « *en entendant chanter les oiseaux* » le conduit à cet acte de pure adoration : « *Tout ne m'est rien qu'en vous* ».

Le respect, mais aussi l'amour. Si l'incomparable Majesté divine le fascine à ce point, ce n'est pas pour écraser Olier ou le tenir comme à distance. Tout à la fois « *masque* » et « *figure* » de Dieu qu'il cache en même temps qu'il le révèle, le spectacle de la création le provoque au contraire à « *soupirer* » après Celui qu'il aime de toutes les fibres de sa riche sensibilité : « *Vous donc, toutes créatures, parlez de mon Amour !* »

Et dans l'ardeur de son désir de croyant, Olier ne peut s'empêcher d'aspirer au moment où s'évanouiront enfin toutes les ombres, dans le monde nouveau,

> quand Dieu voudra cesser de paraître sous des figures et quand il fera voir à découvert tout ce qu'il est.

Sa « *religion* », c'est celle de tous les « *amants* » de Dieu, impatients comme lui de Le « *voir* ».

« *En attendant* » ainsi la joie de l'éternel face-à-face avec Celui qu'il appelle « *mon doux Amour, mon Tout à tout jamais, mon Bien-Aimé et mon Unique* », la contemplation d'Olier, mieux encore que vers les créatures, se porte avec prédilection sur Jésus. Jésus qui est à lui « *seul toute la beauté de Dieu* », « *la représentation accomplie et le modèle parfait de Dieu* » :

Un monde, ô mon grand Dieu, et mille mondes ensemble ne vous pourraient pas représenter : votre seul Verbe vous représente tel que vous êtes en vous-même.

Jésus, l'unique et parfait « religieux de Dieu » !

Vivre souverainement pour Dieu dans le Christ Jésus

« *Vivre souverainement pour Dieu, dans le Christ Jésus* » ; telle est l'orientation fondamentale du Directoire spirituel composé par Olier les dernières années de sa vie, à l'intention de la communauté du séminaire Saint-Sulpice, qu'il avait fondé en 1642.

Elle résume bien toute la spiritualité que le fondateur s'efforce de pratiquer lui-même et de rayonner autour de lui, d'abord parmi ses frères prêtres, mais aussi dans toute l'Eglise. Fidèle à sa perspective foncièrement « *religieuse* », cette orientation met bien l'accent sur son enracinement dans le mystère central du Christ. Nourrie de la lecture de saint Paul et de saint Jean, elle se veut au service du dessein de Dieu qui « *nous a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils* » (Rm 8, 29). Autrement dit au service d'une vie chrétienne au plein sens du mot : tout chrétien est appelé à devenir « *un Jésus-Christ vivant sur la terre* ».

Mais cette « *conformité que nous devons avoir avec Jésus-Christ* », quelles en sont les dimensions ? Quels moyens concrets peuvent permettre d'y parvenir ?

Les dimensions de la vie intérieure

L'existence chrétienne que toute sa spiritualité cherche à promouvoir, Olier l'appelle volontiers « *la vie intérieure* ». En quel sens l'entend-il ?

L'idéal proposé par le Directoire spirituel est de vivre « *de telle sorte que l'intérieur* » de Jésus, autrement dit la profondeur même de son mystère,

> pénètre l'intime de notre cœur et qu'il soit permis à chacun de dire ce que saint Paul affirmait pour son compte avec confiance : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20).

Pareille insistance sur l'intériorité doit être bien comprise. Olier entend mettre ainsi l'accent sur l'engagement de toute la personne à la suite de Jésus. Et si cet engagement doit prendre sa source dans le cœur du chrétien, il doit rayonner en fait dans toute son existence concrète et s'y exprimer extérieurement :

> Telle sera chez tous l'unique espérance et l'unique pensée, tel aussi l'unique exercice : vivre intérieurement de la vie du Christ et la manifester dans notre corps mortel.

Rien donc dans cette spiritualité de je ne sais quel intimisme qui ferait fi des engagements d'une véritable pratique chrétienne. Mais rien non plus d'individualiste dans cet « *exercice* » concret de « *la vie intérieure* ». Si « *chacun* » est appelé, en effet, à redire en vérité « *pour son compte* » personnel, l'audacieuse affirmation de saint Paul – « *le Christ vit en moi* » -, c'est dans une perspective ecclésiale. Ce n'est possible que dans la mesure où le chrétien est membre, et membre actif de l'Eglise, cette « *société des âmes remplies d'un même intérieur que Jésus-Christ* » comme dit Olier.

Et dans son *Journal spirituel* en particulier, le fondateur de Saint-Sulpice insiste constamment sur ce qu'il appelle « *le Christ entier, c'est-à-dire Jésus-Christ et ses membres, Notre Seigneur avec son Eglise* ». De même que « *le soleil est le père de la nature* », ainsi Jésus est-il « *celui de la grâce* » dans la mesure où il donne vie à son corps mystique :

> C'est un soleil que mon Jésus… Il forme dans le cœur de son Eglise des trésors d'amour et de louanges par lesquels il fait honorer et glorifier son Père.

Aussi Olier n'hésite-t-il pas à parler des membres de la communauté ecclésiale, tous animés du même Esprit de Jésus, dans le langage sacramentel qui sera celui du Concile Vatican II :

> Notre Seigneur Jésus… vit ainsi en tous pour l'honneur de son Père et se sert de tous les fidèles comme de sacrements sous lesquels il habite afin d'agir en eux et par eux

> pour la gloire de son Père… Si bien que tous les saints ne sont rien que des sacrements vivants de Jésus-Christ… Ainsi toute l'Eglise n'est que le Christ partout.

Pour Olier, comme pour tous les grands spirituels français du XVIIe siècle, la vie intérieure, autrement dit la vie pleinement chrétienne, est donc foncièrement une vie tout à la fois ecclésiale et personnelle, et, partant, une vie apostolique et missionnaire.

Si le Christ se donne à tous les baptisés, en particulier dans l'eucharistie, c'est, affirme-t-il, « *pour continuer sa mission jusqu'à la fin du monde et aller par ce moyen* » dans l'univers entier « *prêcher la gloire de son Père* ». En effet, « *les hommes apostoliques* » que sont les chrétiens sont autant de « *porteurs de Jésus-Christ* » à leurs frères, les hommes, par leurs activités quotidiennes et leur engagement dans le monde. Et c'est donc le Christ en personne qui « *par eux* » continue sans cesse de proclamer ainsi partout « *la gloire de son Père* ». Tout cela jusqu'à ce que sa « *religion* » soit « *parfaitement* » achevée

> dans le ciel… où il n'y aura plus qu'un Jésus, où nous serons tous consommés en lui, … où il n'y aura plus que lui qui nous aura tous consommés en son feu et en sa gloire.

Les attitudes principales de la vie intérieure

« En cela consiste proprement la vie chrétienne : que le chrétien vive intérieurement, par l'opération de l'Esprit, en la manière que Jésus-Christ vivait ».

Tout baptisé est donc appelé, Olier ne cesse de le répéter, à partager « *les mêmes sentiments, les mêmes inclinations, les mêmes mœurs et les mêmes vertus* » que le Seigneur Jésus. Mais tout se résume dans une attitude fondamentale qui est celle de la Pâque du Christ : pour être « *vrai chrétien et chrétien accompli* », il faut « *être mort à soi-même et vivant à Dieu seul* ».

Se faisant l'écho de l'enseignement baptismal de saint Paul – « *Faites état que vous êtes morts au péché et vivants à Dieu en Jésus-Christ* » (Rm 6, 11) -, Olier voit dans ce mystère de « *la mort et la vie » les « deux membres de l'état chrétien* » à ne jamais séparer.

Sans doute est-ce « *par la mort qu'il faut entrer dans la vie* » à la suite du Christ, « *la première* » étant comme « *le fondement de la seconde* » ; mais il est tout aussi vrai et plus encore que seul son Esprit, en nous donnant part à la vie même de Jésus ressuscité, « *nous met dans la mort au péché* ».

Mourir au péché, « *renoncer à nous-mêmes* » en toutes choses, voilà pour Olier « *la première disposition que nous devons avoir en nos œuvres* ». S'il y insiste tant, c'est qu'il prend au sérieux « *le précepte de Notre-Seigneur dans l'introduction* » que celui-ci donne « *à la vie chrétienne* » dans l'évangile : « *Celui qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi, qu'il porte sa croix et qu'il me suive* » (Mt 16, 24).

Et comme tous les maîtres spirituels du XVIIe siècle français, il n'hésite pas à parler du nécessaire « *anéantissement intérieur* » du chrétien. Langage abrupt qui est à bien comprendre. Il ne s'agit pas là de je ne sais quelle destruction de soi, mais bien de l'ouverture à la plénitude de la vie même de Jésus.

La « *source* » en même temps que le modèle de cet « *anéantissement du cœur* », Olier invite volontiers à les trouver dans le mystère de l'eucharistie : la réalité du pain et du vin y est bel et bien « *anéantie en elle-même* » dans la mesure précisément où elle est tout entière « *convertie au Christ* ». Tel est le sens de notre propre vocation à

> nous anéantir en nous-mêmes (pour) être transformés dans le Christ grâce à l'Esprit Saint qui nous vivifie intérieurement.

Comme dans le mystère pascal de Jésus, la mort est ainsi pour les chrétiens le passage à la vraie vie. En les détachant du péché et d'eux-mêmes, de tout ce qui n'est pas Dieu, « *l'anéantissement intérieur* » est à la fois la condition et le fruit de leur « *attachement* » à Dieu

en Jésus ressuscité. L'union au « *Christ Seigneur qui demeure en leur intérieur* », voilà bien la disposition essentielle dont ils sont appelés à témoigner :

> Recueillis intérieurement dans le Christ, menant leur vie sous l'action vivifiante de son Esprit, en vrais chrétiens ils vivront plus dans le Christ qu'en eux-mêmes ; et, en toutes choses, ce sont les exemples de ses vertus et de sa conduite qu'ils représenteront.

Communier ainsi au Christ, c'est pour Olier, prendre part aux différents « *mystères* » qui, de l'Incarnation à l'Ascension en passant par la Croix et la Résurrection, ont tour à tour révélé et réalisé toute la richesse de sa vie pour la mettre à notre disposition.

Les moyens d'entrer et de progresser dans la vie intérieure

Comment donc parvenir à une telle conformité de vie avec le Christ ? Il est bien clair qu'Olier ne l'attend pas d'une simple imitation extérieure des exemples que nous a laissés l'existence de Jésus sur la terre.

Tout baptisé est appelé à devenir « *sacrement de Jésus-Christ* », voire même, comme Olier n'hésite pas à le dire, « *un Jésus-Christ vivant* », et, cela, dans une Eglise qui « *n'est* » elle-même en tous ses membres « *qu'un Christ* » répandu « *partout* ». La réalisation de cette vocation chrétienne ne peut être que le fruit d'une véritable communion au mystère du Verbe.

Une communion dont la source vive n'est autre que l'Esprit de Jésus en personne qui nous transfigure à l'image du Christ. « *Se laisser à l'Esprit* » : telle est la devise personnelle d'Olier et l'unique consigne qu'il ne cesse de donner à ses disciples.

> Il faut avoir beaucoup de confiance à ce divin Esprit et beaucoup s'abandonner à lui afin qu'il nous dirige, lui qui est notre véritable directeur intérieur comme il l'était de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Une telle attitude – spirituelle au sens le plus fort du mot – s'enracine dans la grâce des sacrements de l'initiation chrétienne qui « *nous peint* » en quelque sorte intérieurement « *des traits* » mêmes « *de Notre Seigneur* ». D'abord celle du baptême « *où le Esprit de Jésus-Christ nous est donné* » précisément « *pour nous faire vivre comme lui* ». Celle de la confirmation où le Ressuscité vient pour ainsi dire parfaire en nous cette première ébauche ou ce « *premier crayon* » de son visage en nous donnant « *une vie parfaite en son Esprit, une vie forte et vigoureuse* ».

Celle surtout de l'eucharistie où le Christ glorieux « *vient en nous* » dans la plénitude et la totalité de son mystère « *pour nous convertir et changer tout en lui* », au point que « *par la sainte communion il veut agir* » en nous « *en sa propre personne à la gloire de Dieu* ».

Mais cette communion sacramentelle au mystère de Jésus, Olier la voit comme le foyer d'une communion spirituelle beaucoup plus large dont le rayonnement doit s'étendre à toute la vie du chrétien, bien au-delà du moment de la célébration eucharistique.

> Je veux vous apprendre un beau secret : Dieu nous a donné son Fils pour habiter en nous, non seulement dans le temps que nous communions à son corps et à son sang, mais encore dans tous les moments de notre vie.

Se fondant sur l'affirmation de saint Paul (Ep 3, 17) « *Jésus habite en nous par la foi* » - véritable révélation qui a marqué toute son expérience personnelle -, Olier fait de l'exercice de cette foi, dans la vie de prière, le moyen par excellence de « *communier* » sans cesse « *à la grâce de Notre Seigneur* ».

Avec la communion eucharistique dont elle est pour ainsi dire le prolongement, « *l'oraison* » est pour lui « *la communion spirituelle à Jésus-Christ, le Fils de Dieu* ». C'est à ce titre qu'elle est bien « *l'action la plus importante de toute la vie des chrétiens* » :

l'âme par l'oraison trouve l'abondance de l'Esprit et des dons qu'elle avait reçus par les sacrements… et, comme elle peut être incessamment en oraison, elle peut être continuellement en communion de Jésus-Christ.

Le seul moyen pour travailler utilement à la vie intérieure

« L'oraison est le seul moyen pour travailler utilement à la vie intérieure : … il n'y a d'agréable à Dieu que ce qui se fait par cette union intime au divin Esprit, qui est une oraison perpétuelle ».

Fruit de sa propre expérience, une telle conviction, Olier ne s'est pas contenté de l'affirmer vers la fin de sa vie. Tout au long de son ministère, il n'a cessé de développer une véritable « science » de la prière chrétienne ou, plus précisément, de proposer toute une pédagogie concrète de formation à l'oraison à l'usage de tous les chrétiens.

Deux traits caractérisent, pour l'essentiel, cette pédagogie sulpicienne : son ambition et son réalisme.

Ce qu'Olier propose à tous les baptisés, ce n'est rien de moins – voilà l'ambition ! – que de vivre toute leur existence « *en esprit d'oraison* », autrement dit de tendre à un véritable état permanent de prière. Mais il sait d'expérience – et voilà le réalisme – que « *meilleur moyen* » pour accéder à une telle vie de prière passe par « *l'exercice même et l'assiduité de l'oraison* » pratiquée quotidiennement.

Faire toutes ses œuvres en esprit d'oraison

Commentant le « priez sans interruption » de saint Paul (1 Th 5, 17), Olier affirme que

> la sainte et utile manière de prier des chrétiens… ne consiste en autre chose qu'à faire toutes ses œuvres en esprit d'oraison. C'est en ce point que consiste toute la perfection : d'opérer toutes les œuvres à la gloire de Dieu en Notre Seigneur et avec Notre Seigneur. C'est ce que saint Paul appelle « vivre à Dieu en Jésus-Christ » (Rm 6, 11).

La sainteté évangélique est, en effet, celle de l'amour ou de « *la charité qui nous est donnée par la vertu du Saint-Esprit* ». Amour qui fait le dynamisme de l'existence de toute l'Eglise comme de celle de chaque chrétien, à la manière dont « *le cœur* » est « *le principe de la vie qui meut et qui gouverne tout en nous* ».

Un tel amour – cette « vie du Saint-Esprit » - est l'unique source de la « religion » dans sa dimension apostolique comme dans sa dimension contemplative :

> c'est la sainte charité… qui a ouvert les yeux de la contemplation à tous les fidèles serviteurs de Dieu pour l'aimer à loisir et pour louer et adorer ses beautés admirables… C'est elle qui anime les mains de tous les ministres de Dieu qui opèrent le bien spirituel et temporel dans l'Eglise…

Aussi est-ce dans cet amour que tout chrétien est appelé à « *naître* », à « *croître* » et à « *se consommer* ». « *Mais où trouvera-t-on* », demande Olier, « *la naissance, le progrès et la consommation de l'amour ?* » si ce n'est justement dans la prière :

> la charité prend naissance dans le sein de l'oraison, la charité s'élève dans ses bras, la même charité se consomme et se perfectionne sous la conduite de la sainte oraison.

Pour Olier, en effet, le propre de la prière chrétienne est de réaliser, au plan de la foi, l'union de l'âme avec Dieu dans le détachement d'elle-même :

> L'oraison attire Dieu en nous, nous fait un avec lui, nous tient en société avec lui et nous remplit aussi de lui, nous tient en sa présence perpétuelle.

Mieux même, elle « *nous transforme en lui* » en nous faisant participer à ses propres « *qualités divines* ». Union si étroite qu'Olier la compare à un véritable « *mariage spirituel* » de l'âme chrétienne avec le Christ. Communion mystérieuse dont « *le secret* » nous demeure aussi « *caché* » que « *celui des opérations du Père dans le Fils et du Fils dans le Père* ».

Et le résultat d'une telle communion au mystère du Christ n'est autre finalement que le partage même de la vie trinitaire : « *On entre en la force du Père, en la splendeur du Fils et en l'ardeur du Saint-Esprit* ».

L'exercice même et l'assiduité de l'oraison

« *Le meilleur moyen qui donne le plus d'entrée à la prière* », ainsi comprise comme un véritable état de communion au mystère de Jésus vécu en permanence, « *c'est l'exercice même et l'assiduité de l'oraison* ».

Aussi Olier en recommande-t-il la pratique fréquente et, si possible, régulière, en demandant par exemple aux membres de la communauté du séminaire Saint-Sulpice « *de la pratiquer au moins deux fois par jour* ». Mieux encore, il s'emploie à fournir à ses disciples, laïcs ou religieux aussi bien que prêtres, les éléments d'une méthode susceptible de les aider à entrer avec fruit dans cet exercice quotidien de l'oraison.

Mais, en guide avisé et expérimenté, il prend bien soin de ne jamais confondre la fin et les moyens et de toujours subordonner ceux-ci à celle-là. Le seul véritable Maître de l'oraison, c'est « *l'Esprit* » en personne « *qui conduit ses enfants dans la prière* » : s'en remettre à sa souveraine liberté est donc plus important que tout. Et la méthode qu'Olier propose n'a d'autre but que de favoriser précisément une telle disponibilité.

Une méthode simple

Dans le catéchisme chrétien pour la vie intérieure, en 1656, puis, en 1657, dans l'Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes, Olier diffuse à l'intention d'un large public la méthode pratique et toute simple qu'il avait déjà bien souvent conseillée individuellement. Il l'adresse à qui veut s'engager sur les chemins de la prière mentale, et surtout au débutant dans l'espoir qu'elle lui « *facilitera beaucoup cet exercice* » quotidien.

« *Quand vous voudrez commencer votre oraison, la première chose qu'il faut faire est de renoncer à vous-mêmes* », parce que seul « *le vide de nous-mêmes* » peut y « *attirer Jésus-Christ* ». Tel est, pour lui, le préalable absolument indispensable. Il faut :

> nous présenter… à Notre Seigneur comme de pauvres mendiants… dépouillés de tout mais soupirant après notre perfection.

Moyennant quoi l'oraison consistera tout simplement « *à avoir Notre Seigneur* » tour à tour « *devant les yeux, dans le cœur et dans les mains* ».

- « *Jésus devant les yeux* ». – La première étape de l'oraison est celle de « *l'adoration* » : pour Olier, fidèle à la perspective foncièrement religieuse de la vie chrétienne, « *la première et principale* » fin de toute prière « *est d'honorer et glorifier Dieu* ». Et, cela en la personne de Jésus, l'unique et parfait « *Religieux* » du Père, qui « *nous considère comme ses temples pour le magnifier incessamment par nous, en nous et avec nous* ». Il « *suffit* » donc que nous lui disions « *tout simplement* » :

> Mon Seigneur Jésus-Christ qui êtes ma louange, je me complais et me réjouis en toutes les louanges que vous donnez à Dieu votre Père, je m'unis et me donne à vous pour l'adorer et pour le prier par vous et avec vous.
>
> Ou, mieux, que nous demeurions
>
> quelque temps en silence devant lui, dans ces mêmes dispositions et sentiments religieux au fond de notre âme.

- « *Jésus dans le cœur* ». – Entrer ainsi, dans l'adoration même de Jésus pour son Père, c'est en venir à « *la communion* » avec lui qui est la seconde étape et comme le cœur de l'oraison mentale. « *Communion spirituelle* » au sens fort du mot dans la mesure où, comme l'explique Olier, la participation à ses propres dons que Dieu nous accorde dépend ici de « *la seule opération intime de son Esprit* ». Aussi s'agit-il alors de « *soupirer après ce divin Esprit* », de le

conjurer par toutes les inventions de l'amour de vouloir venir en notre âme, pour nous rendre conformes à Jésus-Christ, (de nous) donner à lui pour en être possédés et pour être animés de sa vertu.

Il s'agit finalement et tout simplement, là encore, de « *demeurer en silence auprès de lui* », dans l'humble et confiante attente de son « *onction divine* ». Une telle union n'est point, en effet, affaire d'« *imagination* » ou de « lumières sensibles » : il faut, au contraire, Olier y insiste souvent, « *se contenter de la simple foi et de la seule charité, sans vouloir ressentir autre chose* ».

L'âme (en oraison) se doit tenir en repos et en silence pour recevoir toute l'étendue des dons et des communications de Dieu, sans vouloir opérer par soi-même ni faire des efforts qui troubleraient les opérations pures et saintes de l'Esprit en elle.

- « *Jésus dans les mains* ». – Dans la dernière étape de l'oraison, il ne reste plus qu'à recueillir « *le fruit* » tout gratuit de cette « *communion spirituelle à Jésus-Christ* ». Plutôt que de parler des « *résolutions* » qui seraient alors à prendre, Olier préfère « *nommer plus proprement* » cette étape, « *qui s'étend* », précise-t-il, « *à toute la journée* » : « *la coopération* ». Un mot qui marque, selon lui,

plus expressément la vertu du Saint-Esprit, duquel nous dépendons bien plus dans les bonnes œuvres que de notre volonté.

Celle-ci, affirme-t-il, « *ne pourrait rien* » si elle n'était « *fortifiée* » par le « *pouvoir efficace de l'Esprit* ».

Beaucoup plus en définitive que les « *bons propos* » à se fixer en prévision des « *occasions que l'on aura de les exécuter dans la journée* », ce qui compte c'est

de conclure l'oraison par un délaissement et par un abandon total de soi-même au Saint-Esprit, qui sera notre lumière, notre amour et notre vertu.

Une méthode souple

Bien loin d'être un cadre rigide susceptible d'entraver notre liberté dans la prière et, surtout, celle de l'Esprit qui prie en nous, une telle méthode est visiblement faite, tout au contraire, à seule fin de permettre à cette liberté de s'épanouir sans obstacle. Aussi est-elle appelée à s'effacer, au besoin, le moment venu : « *Je ne vous envoie point de méthode d'oraison* », écrit par exemple Olier à l'une de ses dirigées, « *parce qu'elle vous serait maintenant inutile* ».

Si la méditation, avec ce qu'elle comporte de laborieuse application de l'intelligence, peut servir aux commençants, elle n'est jamais qu'un moyen pour les ouvrir au don gratuit d'une véritable contemplation.

A une autre de ses « filles » spirituelles Olier écrit :

La méthode que je vous ai marquée (consiste à) être élevée simplement à Dieu dans une présence confuse et dans l'attente de ce qu'il vous donnera… Attendez que

> l'Esprit de Dieu touche et frappe intérieurement le vôtre par son rayon, et il vous indiquera sa volonté, vous faisant connaître sur quoi il veut vous occuper en l'oraison.

Et il met en garde contre les tentations qui guettent souvent le chrétien sur le chemin de la prière mentale. Ce qu'il faut éviter, c'est d'abord, en voulant s'assujettir par trop à une méthode, « *de s'échauffer la tête par une application trop vive et trop ardente aux sujets d'oraison* », au risque d'oublier l'essentiel :

> Pourvu que votre âme regarde Dieu et s'occupe de lui, cela suffit pour une bonne oraison. La plus simple est toujours la meilleure.

Mais ce dont, plus encore, doit se garder soigneusement celui qui s'engage sur les chemins de la prière, c'est « *la recherche des goûts et des consolations spirituelles* ». « *Plus je vais… plus je suis convaincu* », écrit encore Olier dans une de ses lettres de direction,

> que la sainte et vraie manière de prier des âmes fidèles est la foi nue, destituée de toute vue particulière et de tout sentiment. C'est l'oraison de pur amour et de vrai désintéressement, qui bannit tout-amour propre, qui fait croître la solide vertu de l'Esprit de Jésus… en nous.

Tant il est vrai que, pour lui, « *Jésus en lui-même est plus précieux et plus estimable que tous ses dons* ».

Tout faire en Notre-Seigneur

Attentif à guider les âmes sur le chemin de la prière mentale, Olier n'oublie jamais que toute la vie, pour être vraiment chrétienne, doit être vécue en esprit d'oraison. Autrement dit en union intime et permanente avec Jésus dans la grâce de son Esprit :

> Il faut… tout faire en la personne de Notre-Seigneur, comme ses membres, comme lui étant unis, comme ne faisant qu'un tout avec lui, comme étant revêtus de lui-même. Il faut même se donner à lui pour faire tout par son Esprit et par sa vertu sainte. Ainsi quand vous boirez, quand vous mangerez, quand vous dormirez, aussi bien que quand vous prierez, ou que vous ferez quelque autre chose, faites-le toujours de la sorte, agissant dans les maximes, dans les dispositions, dans les vertus et dans l'Esprit même de Notre-Seigneur.

Ainsi, tout autant qu'à la méthode d'oraison, Olier s'intéresse-t-il au lien entre l'oraison et la vie.

Ne se laisser point soustraire à Jésus

Il attire, d'abord, l'attention sur le triple manque à gagner auquel, « *lorsque nous interrompons l'oraison intérieure de notre cœur* », nous exposons… Dieu lui-même, l'Eglise de Jésus et « *notre âme la première* ».

Manque à gagner pour Dieu, d'abord, qui « *se voit frustré de son Royaume et de sa vie* » en nous.

> Celui qui interrompt son oraison et son recueillement, celui qui se retire et se soustrait à Dieu qui le possède et le remplit… empêche la Majesté divine de régner pleinement en son Fils en nous.

Manque à gagner pour l'Eglise, ensuite, qui en est comme paralysée dans son développement :

> Nous empêchons encore, par-là, l'achèvement de Jésus-Christ et l'accomplissement de son Corps mystique, qui ne se perfectionne en l'Eglise que par cette communion de vie dont Il est tout rempli et qu'Il doit dilater dans ses membres.

Manque à gagner, enfin, pour l'âme elle-même qui se prive de la nourriture indispensable à sa croissance :

> Comme nous offensons Dieu en arrachant le pain de la bouche de notre frère, nous l'offensons bien davantage en arrachant à notre âme son pain céleste et supersubstantiel, que Dieu appelle quotidien pour témoigner qu'il s'en faut nourrir tous les jours.

Et Olier souligne combien il « *faut être vigilant et fidèle à ne se laisser point distraire à soustraire à Jésus intérieurement* ».

Nous préparer saintement à la prière

Aussi invite-t-il, d'abord, à soigner la « *préparation* » de l'oraison :

> Ce qu'il y a surtout à faire… c'est à nous préparer saintement à la prière afin d'y trouver l'abondance du Saint-Esprit.

Et plus encore que la préparation immédiate, il estime que « *la plus importante* » est « *la préparation de la vie entière* », *que l'on nomme préparation éloignée* » :

C'est celle qui dispose l'âme de longue main à recevoir les dons de Dieu et la mettre en état de lui rendre agréablement ses devoirs.

Qu'est-ce à dire ? Il s'agit de « *ne rien faire ou penser* » qui nous détourne de l'orientation fondamentale de toute notre vie vers Dieu et pour lui, que ce soit

> le soin immodéré de notre corps pour l'amour de nous-mêmes… ; l'amusement inutile de l'esprit dans les compagnies… sans désir de procurer la gloire de Dieu ; ou encore l'attache intérieure à l'honneur et à la vanité…

De manière positive, « *il faut avoir une grande pureté de cœur, une sérénité et liberté d'esprit* » de sorte que toute nos « *pratiques* », « *culte de Dieu* » ou « *service du prochain* », servent « *à maintenir notre âme en présence de Dieu* ». Le sens habituel de cette présence à Dieu « *est une des choses les plus utiles et nécessaires pour préparer notre âme à l'oraison* ».

Et Olier conclut :

> Sachez pour vérité certaine qu'autant que vous croîtrez en mort et en séparation de vous-mêmes et de toute créature, autant vous croîtrez en Dieu et vous aurez de plénitude de son Esprit.

Mère et fille de la vie de Dieu

« *L'oraison est la mère et la fille de la vie de Dieu en nous* ». En s'exprimant de la sorte, Olier traduit d'abord sa conviction que la meilleure manière de s'y préparer « *de longue main* » revient « *à cultiver* » la vie divine que, par la grâce du baptême, « *le Saint-Esprit a établie en nous* » comme en « *germe* ». Et que lui-même se charge de faire grandir.

Les « *premières opérations de l'Esprit* » dans l'âme du baptisé où il répand « *sa lumière divine* » sont, en effet, de susciter et de développer en elle le « *désir* » de « *l'excellence de Dieu et de sa vie* » : elles la font « *soupirer incessamment et demander… l'achèvement et la perfection* » de cette vie divine. Préparée ainsi par le dynamisme de la grâce baptismale, la pratique de l'oraison mentale est « *fille de l'Esprit* ».

Mais, « *comme Dieu… ne manque jamais d'accomplir sa parole de donner son Royaume à ceux qui le demandent* », c'est par le moyen de cette pratique que « *l'on voit croître… la vie de Dieu et tous ses dons à proportion de l'ardeur et de l'assiduité de la prière* ». Et, de la sorte, l'oraison « *devient elle-même la mère* » grâce à laquelle « *la fécondité de la vie de l'Esprit et de ses fruits divins* » va se déployer dans toute la vie.

De ce rayonnement de l'oraison dans toute l'existence quotidienne, Olier ne manque pas de rappeler, à l'occasion, les exigences : par-delà le moment consacré, le matin, à la prière mentale, il faut s'efforcer de « *coopérer le long de la journée* » à « *la grâce obtenue dans l'oraison* », comme il l'écrit à l'un de ses disciples. Et à une religieuse dont il est le conseiller

spirituel, il précise quelques moyens concrets à employer pour progresser dans l'humilité et la pauvreté dont elle fait l'objet de sa prière :

> Vous ferez bien de rendre vos lectures conformes à vos oraisons, dans lesquelles vous soupirez après ces vertus. Vous réitérerez aussi le long du jour, par des oraisons jaculatoires, les demandes de ces vertus ; vous tâcherez à conserver soigneusement hors de l'oraison les sentiments, les pensées et les mouvements que vous y aurez reçus. Vous prendrez garde à ne pas (vous) dissiper aussitôt après aux choses extérieures et y donner tout votre esprit le long de la journée. De plus, vous pratiquerez extérieurement… vos sentiments intérieurs.

Laisser agir l'Esprit de Dieu

Pour active que doive être ainsi la « *coopération* » sans laquelle l'oraison ne saurait porter ses fruits dans l'ensemble de la vie chrétienne, elle n'en consiste pas moins, tout au long du jour, comme au moment même de la prière matinale, à « *laisser agir l'Esprit de Dieu* » : « *n'y mettre point d'empêchement, c'est cela seul qu'il nous faut faire* », affirme Olier dans son Journal en évoquant sa propre expérience.

Une expérience où il lui a été donné, en certains cas, de lire, dans l'émerveillement de la foi, les signes tangibles de la fécondité de cet abandon à l'Esprit, fruit de sa fidélité quotidienne à l'oraison. Ainsi, après des années d'étude où il était demeuré « *dans l'ignorance de l'Ecriture* », c'est « *en priant* » que lui est venue la lumière pour entrer progressivement dans l'intelligence spirituelle de la Parole de Dieu :

> Un jour, en priant Dieu, un rayon de lumière pénètre dans mon esprit, comme perçant au travers de mes ténèbres et m'ouvrant le cerveau et l'esprit. Dès lors, je commençais de l'entendre, et j'y eus une très grande facilité qui, depuis, a toujours été croissant…

C'est dans l'oraison encore qu'il affirme avoir trouvé, au cœur même de l'union la plus intime avec Jésus, l'inspiration de ses initiatives pastorales de curé de Saint-Sulpice pour organiser l'apostolat paroissial.

Dans les desseins de Dieu, non pas dans les nôtres

Le plus souvent pourtant Olier souligne le caractère « secret » de cette efficacité spirituelle de l'oraison dans la vie, « imperceptible » à ceux-là mêmes qui en bénéficient. Ainsi écrit-il à une de ses paroissiennes :

> L'oraison sera votre force et la sainte vertu de votre âme, quoiqu'elle n'en soit pas toujours la consolation et le soulagement. L'oraison opère en nous dans les desseins de Dieu, non pas dans les nôtres. La vertu secrète et imperceptible de l'Esprit est répandue en nous dans nos besoins sans qu'elle se connaisse.

Et dans son enseignement spirituel aux clercs du séminaire, il insiste sur l'importance de suivre « *la conduite de la foi* » : « *la lumière de la foi* » que « *le Saint-Esprit répand* » dans les âmes « *leur fait connaître assez leur devoir et leur obligation* » pour qu'elles se contentent de cette « *inspiration commune* » sans réclamer « *toujours des miracles, des merveilles, des lumières extraordinaires* ». Ce que Dieu « *veut* », c'est « *que l'on se contente de la conduite de la foi et qu'on ne recherche point autre chose* », pas plus dans le cours habituel de la vie chrétienne qu'à l'heure de l'oraison.

Au fur et à mesure qu'il avance dans l'expérience chrétienne, Olier souligne que, dans la prière comme dans la vie quotidienne, l'âme « *ne va à Dieu… que pour lui-même* » : elle « *ne va ni pour voir, ni pour goûter, ni pour sentir* » mais seulement pour :

> se donner… à Dieu afin qu'il y opère ce qu'il veut, afin d'y être revêtue de Dieu, mais pour Dieu seul. Et, en lui, vivre divinement dans la pratique et l'exercice des vertus héroïques.

Le Christ habite par la foi en vos cœurs

Si Olier, maître à prier et maître de vie chrétienne, engage ainsi ses disciples à suivre « *la conduite de la foi* », c'est qu'il n'a jamais oublié la leçon décisive recueillie de la bouche du Père de Condren. Devenu son directeur spirituel l'année précédente, celui-ci l'avait encouragé à « *s'abandonner à l'Esprit de Dieu* » dans sa retraite de 1636. C'est alors qu'Olier s'était entendu dire intérieurement par Jésus : « *Je suis présent réellement aux âmes* ». Etonné de cette « *vérité* » qu'il avoue n'avoir encore jamais bien réalisée jusque-là, il était allé s'en ouvrir à son directeur.

« *Cela est vrai, Notre-Seigneur est présent réellement aux âmes* », lui répondit Condren, en se fondant sur l'affirmation de saint Paul : « *Le Christ habite par la foi dans vos cœurs* » (Ep 3, 17). « *Par la foi : c'est-à-dire la foi est le principe de sa demeure ; et son divin Esprit le forme avec ses vertus* ». Il invita Olier à en tirer la conséquence spirituelle décisive pour trouver sa vie chrétienne aussi bien que pour sa prière :

> Puisque cela est ainsi, il faudra dorénavant que vous unissiez toutes vos œuvres au Fils de Dieu… en l'une de ces trois manières : ou par sentiment, ou par disposition, ou par foi seulement.
>
> Si vous avez le sentiment de Jésus-Christ présent, unissez-vous à lui par sentiment. Si vous n'avez aucun sentiment, unissez-vous par dispositions, c'est-à-dire tâchez d'avoir en vous les mêmes pensées et dispositions qu'il avait en faisant les mêmes œuvres. Et quand vous ne savez point ses dispositions et que vous ne pourrez même (pas) les former en votre âme, unissez-vous par foi seulement, c'est-à-dire joignez par esprit vos œuvres à celles du Fils de Dieu et offrez-les ainsi à Dieu avec les vôtres.

Tel pourrait bien être le secret dont a vécu Olier dans sa propre de vie de prière et celui qu'il nous transmet pour marcher à sa suite sur les chemins de l'oraison.

Première publication :
Les Grands Maîtres à Prier
Editions de Feu Nouveau
3, rue du Château
60390 Troussures France

Supplément au N° 220 des Cahiers sur l'Oraison

FATHER OLIER

SUMMARY

This chapter was originally published as a small brochure to introduce the general public to Father Olier, his biography, and aspects of his spirituality. It has long been out of print and, as far as the editor knows, the publisher is no longer in operation.

PADRE OLIER

RESUMEN

Este capítulo se publicó originalmente como un pequeño folleto para presentar al público en general al Padre Olier, su biografía y aspectos de su espiritualidad. Ha estado agotado durante mucho tiempo y, por lo que sabe el editor, la editorial ya no está en funcionamiento.

➢ FIN ➢

12

LES LIGNES ESSENTIELLES DE LA TRADITION PÉDAGOGIQUE SULPICIENNE

(par Raymond DEVILLE, Gilles CHAILLOT et Irénée NOYE)

En vue de pouvoir mieux *discerner la « praxis » sulpicienne* dans la formation des futurs prêtres, il a semblé utile *d'interroger notre tradition*. Une étude complète et détaillée serait trop longue. Mais il est possible de repérer *quelques moments importants et significatifs* dans l'histoire de la Compagnie, afin de voir quelles ont été les constantes dynamiques de la pédagogie sulpicienne, d'essayer de les comprendre dans leur contexte et de tenter d'en identifier les motifs profonds, les intuitions théologiques et spirituelles qui les inspirent.

Quatre étapes ont été choisies :

1. *La fondation*, avec Jean-Jacques Olier
2. *La codification*, grâce surtout à Louis Tronson, lors de l'extension de la Compagnie
3. *Avant et après la Révolution française*
4. *La fin du 19e et le début du 20e siècle*

L'équipe chargée de la préparation de cet exposé a été obligée de se limiter aux données françaises ; des recherches analogues seraient à faire dans les autres Provinces.

I. LA FONDATION, AVEC JEAN-JACQUES OLIER

La réforme des peuples de la sanctification du clergé

Pour bien comprendre l'intuition fondamentale de M. Olier dans la fondation du Séminaire de Saint-Sulpice, en 1642, il faut se rappeler le déplorable état spirituel de l'Eglise en France au début du XVIIe siècle.

« D'un côté, on voit les catholiques des campagnes abandonnés à des pasteurs vicieux et ignorants, sans être instruits de leurs devoirs, sans que la plupart sachent seulement ce que c'est que la religion chrétienne ; et, d'un autre, l'on voit les villes pleines de prêtres et de moines qui ne font rien… ».

Ce propos d'un protestant, recueilli par Vincent de Paul (*Entretiens*, XI, 34), est évidemment polémique : il témoigne cependant de l'urgence de la *réforme pastorale* indispensable. A l'initiative de M. Vincent précisément, l'œuvre des *missions dans les campagnes* allait être l'un des principaux moyens de cette réforme catholique. Ordonné prêtre en 1633, après sa conversion à Lorette en 1630, J.-J. Olier consacre les premières années de son ministère (de 1634 à 1641) à cette grande entreprise missionnaire.

Bien vite, cependant, il devait partager la conviction de son maître Condren, pour qui « le fruit des missions, quoique excellent, n'est que passager et se perd s'il n'y a de bons ecclésiastiques pour le conserver » (d'après les Mémoires de M. du Ferrier). Travailler à la « réforme des peuples par la *sanctification du clergé* », telle sera sa vocation originale dans l'Eglise. Après avoir, en 1641-1642, mis sur pied le premier véritable « séminaire », avec MM. de Caulet et du Ferrier, M. Olier notera dans son journal :

« Nous nous sommes assemblés… plusieurs sujets qui, après avoir travaillé sur les peuples… reconnaissant qu'inutilement on travaillait sur eux si l'on ne travaillait auparavant à purifier la source de leur sanctification qui sont les prêtres…, se sont après retirés pour cultiver

les nouvelles plantes qui leur sont tombées dans les mains, qui ont paru être appelés au clergé. » (*Divers écrits*, ms. autographe I, 71).

Dans cette perspective de réforme missionnaire de l'Eglise, nous sommes à la source de toute l'œuvre du fondateur de Saint-Sulpice.

« Un noviciat de l'ordre sacerdotal »

Cette œuvre va prendre corps, de manière à vrai dire assez empirique, dans le Séminaire institué, d'abord à Vaugirard à la fin de 1641, puis sur la paroisse Saint-Sulpice dont M. Olier accepte de devenir curé au printemps de 1642. Fort de son intuition missionnaire et attentif aux leçons de l'expérience, le fondateur va faire *œuvre originale*.

Originale, d'abord, *par rapport au « modèle tridentin »*. D'une part, en effet, tout en s'inspirant du Concile de Trente, « M. Olier ne semble pas assigner au séminaire le rôle d'instruction littéraire et théologique que le décret conciliaire mettait au premier plan » (I. Noye in *La tradition sacerdotale*, Mappus, 1959, p. 218). D'autre part et surtout, il met en œuvre ce que l'on appellera par la suite la « communauté éducatrice », i.e. une institution où, « toutes les distances entre maîtres et disciples étant supprimées, l'éducation serait le fruit d'une complète communauté de vie entre les uns et les autres » (F. Monier : *Vie de J. J. Olier*, I, 322). Enfin, alors que le séminaire « tridentin » est dirigé par un Recteur assisté d'un directeur spirituel et d'un économe et d'un responsable de la discipline, le séminaire de Saint-Sulpice voit dans l'Evêque le véritable supérieur, à la grâce et à la mission de qui participent les « ministres de la direction » ; ceux-ci assurent avant tout la formation spirituelle des ordinands.

Originale également *par rapport aux* diverses « *initiatives* » *françaises antérieures*. Celles-ci « se sont attachées, tantôt au perfectionnement des ordinands » - avec Vincent de Paul – « tantôt à la constitution de communautés presbytérales et paroissiales éducatrices » - avec Bourdoise (I. Noye : *idem supra*, 217-218). M. Olier, lui, rassemble dans une même institution permanente « trois sortes de personnes : les premiers qui dirigent la maison dans la main de Monseigneur l'évêque (les « ministres de la direction »), les seconds qui sont « instruits et associés à la maison pour aller faire les fonctions » dans les diocèses, à la demande des évêques ; « les troisièmes, ce sont ceux qui viennent prendre l'esprit ecclésiastique pour aller après servir Dieu chacun dedans sa charge où il est appelé » (*Projet de 1651*, ms., 88-89). Plus que d'une « simple maison d'exercices pour les ordinands », il s'agit, à Saint-Sulpice, d'une sorte de « noviciat de l'Ordre sacerdotal » (cf. G. Letourneau : *La mission de J.-J. Olier*, Lecoffre 1906, pp. 74, 76).

Les semences et les prémices de l'esprit ecclésiastique

Quels sont les objectifs poursuivis par le fondateur ? Sans doute le Séminaire vise-t-il, pour une part, une *initiation pastorale* pratique : à Vaugirard et surtout à Saint-Sulpice, il sera en lien étroit avec la paroisse, où tous les sujets de la maison « servent avec édification du clergé et des peuples, y servant actuellement et s'y exerçant à toutes les fonctions de l'Eglise : prédications, catéchisme et administration des sacrements, visite des malades, cérémonies et plain-chant, bref toutes les fonctions qui regardent les prêtres et les clercs » (*Divers écrits*, ms. autographe, I, 71-72). Mais là n'est pas la visée principale : la communauté est autonome par rapport à celle des prêtres de la paroisse, et elle se séparera assez vite de la « seconde sorte de sujets » initialement prévue dans le Projet de 1651. De même M. Olier ne néglige-t-il pas la *formation théologique* : celle-ci assurée par les cours de la Sorbonne et les répétitions au Séminaire.

Le propre du Séminaire Saint-Sulpice - comme il le déclare lui-même dans le Projet de 1651 (ms., 81) - est, en effet, d'offrir « un lieu destiné pour y donner les semences et les

prémices de l'esprit ecclésiastique à tous les sujets d'un clergé ». La préoccupation majeure est donc celle de la *sanctification* des prêtres, pratiquement oubliée dans « le système de la commende » (P. Cochois in *Spiritus* n°10, 1962, p. 35). Dans sa fameuse comparaison entre les « quatre maisons » qui « en Paris… font les mêmes choses : l'Oratoire, St.-Nicolas-du-Chardonnet et » sa propre maison des « Bons-Enfants », M. Vincent notera : « Ceux de Saint-Sulpice tendent et font tout viser à déterrer les esprits, les dégager des affections de la terre, les porter aux grandes lumières, sentiments relevés » (Entretiens, édit. Coste : t. XIII, *Documents*, p. 185). « *Primarius et ultimus finis hujus Instituti erit vivere summe Deo in Christo Jesu* » : tel sera le premier article du « Directoire spirituel du Séminaire Saint-Sulpice » esquissé par M. Olier (*Divers écrits*, mss. I, 302).

Jésus-Christ Notre Seigneur contient en soi la grâce universelle de toute son Église

En même temps que d'un discernement lucide de la situation pastorale contemporaine, la « praxis » de M. Olier dans la fondation du Séminaire Saint-Sulpice s'inspire d'une *conception théologique et spirituelle* de l'Eglise, du rôle qu'y doivent jouer les prêtres, et du sens de leur vocation divine.

Profondément traditionnelle, l'*ecclésiologie* olérienne s'enracine dans la pensée des Pères et se retrouvera dans la théologie contemporaine du Corps Mystique :

« … le dessein de Notre-Seigneur formant l'Eglise est de préparer des cœurs qui louent et glorifient son Père… Et même pour cela il a voulu - nous faire enfants de Dieu afin qu'en Lui d'un même Esprit et même charité, nous puissions tous d'une bouche appeler Dieu notre Père, - et nous faire participants de cette haute dignité » (*Mémoires autographes*, ms. II, 24).

Nourrie de sève biblique – M. Olier commente sans cesse saint Jean et saint Paul – sa *conception du ministère presbytéral* s'enracine également dans la grande Tradition catholique. Dans le contexte culturel de son époque, marquée par une représentation fortement hiérarchisée de tout l'univers, le fondateur de Saint-Sulpice présente volontiers le sacerdoce dans la perspective « hiérarchique » héritée du Pseudo-Denys. C'est elle qui commande, en particulier, le projet et idée des séminaires de messeigneurs les évêques pour leur clergé que M. Olier présente à l'Assemblée du Clergé en 1651. Tout y est centré sur la fonction sanctificatrice de l'épiscopat : « Le saint Prélat, qui est le chef unique du séminaire, contient en soi la plénitude de la grâce de tout son peuple et son clergé, de même que J.C.N.S. contient en soi la grâce universelle de toute son Eglise » (ms., 102 ter). A cette « fonction principale de la dignité hiérarchique » participent les « prêtres de la direction » du séminaire, « appelés pour entrer en la part, non pas » du « pouvoir » des évêques, « mais bien de leur esprit et grâce de sanctification du clergé » (ms., 91 et 88).

Il faut entrer par la porte de la vocation

« C'est l'intérêt particulier ou celui des familles, et non pas celui de l'Eglise, qui lui donne des époux… ce n'est plus le Saint-Esprit ni l'Eglise qui choisissent la plupart des prêtres, c'est la précipitation, la décharge, le repos, le bénéfice qui les attire » (Amelote : *Vie du P. de Condren*, I, 49). Telle était la situation introduite par le système de la commende au XVIIe siècle. M. Olier, lui, va insister, tout au contraire, sur la *vocation divine des prêtres* : « … les prêtres doivent être choisis, élus, enlevés du milieu des hommes par la voix de Dieu, et non pas par le choix des personnes qui s'élisent eux-mêmes et s'introduisent dans la maison de Dieu - qui est une insolence insupportable… Il faut entrer par la porte de la vocation » (*Mémoires autographes*, ms., III, 320-321, 324).

Cette haute idée de la vocation sacerdotale dans l'Eglise inspire très concrètement la pratique qu'il met en œuvre. Dès 1644, la maison de Vaugirard va servir à la probation initiale

des candidats au Séminaire de Saint-Sulpice ; et celui-ci associera toujours très étroitement *le souci de discernement* aux tâches de la formation.

« Il est juste que dans l'Eglise de Dieu il y ait des maisons où l'on éprouve les esprits et les mœurs des personnes que l'on désire donner à Dieu et qu'Il se veut Lui-même appliquer en Sa maison pour Le servir » (*Divers écrits*, ms., I, 89).

Le Christ-Pasteur s'adresse, en effet, personnellement à chaque candidat :

« Il faut que le Pasteur vous appelle et vous nomme, car il connaît toutes ses brebis et les appelle par leur nom : *vocat eas nominatim* », disait M. Olier aux séminaristes (cf. *Mémoires autographes*, mss., III, 324).

Cette vocation divine s'exprime normalement dans des charismes que le temps du séminaire doit permettre de discerner :

« … on ne peut pas s'assurer ou prendre indice « des desseins » de Dieu dessus les âmes, que par les mœurs et les esprits de ces mêmes sujets desquels on ne peut pas avoir expérience qu'avec le temps, où l'on découvre la semence de l'esprit de Dieu et la constitution de leur âme que Dieu a de coutume d'avantager de quelques dons et grâces particulières pour être dignes d'une approche particulière de sa Personne : *Sancti estote quia Sanctus sum* » (*Divers écrits*, mss., I, 89-90).

II. LA FONDATION, AVEC JEAN-JACQUES OLIER

Dans le demi-siècle qui suit la mort de M. Olier s'accomplit *l'œuvre législative* qui va régir la Compagnie jusqu'en 1922. En marge des textes officiels (Constitutions de 1659 ; Règles latines approuvées par l'Archevêque de Paris en 1680 ; Recueils des Règlements et Constitutions, en 1711 et 1717), *la pratique* est surabondamment représentée dans la Correspondance de M. Tronson avec les dix séminaires sulpiciens de son époque. Le trait le plus apparent est la nécessité d'avoir des communautés bien réglées, et de se conformer strictement à la tradition, par exemple : « Eviter toute innovation, *quia novitas est filia levitatis, mater perturbationis* »… « Avoir une vigilance continuelle sur tout et partout, sans cela le dérèglement partout, sans cela le dérèglement s'introduit insensiblement dans une maison » (*Règles données de vive voix…*).

Mais cette préoccupation conservatrice et disciplinaire n'est guère que l'aspect accidentel d'une intention autrement profonde, qui paraît pouvoir être exprimée en quelques principes simples ; s'ils ne sont pas toujours explicitement formulés à l'époque, ils commandent pourtant les attitudes et les décisions pratiques.

PREMIER PRINCIPE : *le but du séminaire, et de la Compagnie qui s'y consacre, est la sanctification du clergé* : « *ut clerus… nova in dies sanctificatione proficiat* » (1680, art. 2).

Cela explique que :

a) L'enseignement n'y vient qu'en second : « La Compagnie n'aura plus rien à cœur, selon l'esprit de son Institut, que d'animer tous ceux que la Providence lui adressera à la pratique des vertus sacerdotales, et de les instruire des moyens d'arriver à la perfection que Dieu demande des prêtres de la loi de grâce. Elle s'occupera aussi de donner aux prêtres et à ceux qui se disposent à entrer dans les saints ordres, tous les moyens d'acquérir les sciences nécessaires dans leur état » (1717, p. 3) ;

b) Les confrères en séminaires ne peuvent accepter des fonctions de l'administration du diocèse qui les mettraient en position d'autorité vis-à-vis du clergé (officialité, visites

pastorales) et donc empêcheraient le service d'influence spirituelle qu'ils doivent pouvoir rendre (Tronson, Lettre à Autun, t. V, 1-2) ;

c) Ils n'ont pas à se mêler de la réforme générale de l'Eglise, par exemple en matière de bénéfices : « renfermons-nous dans les bornes de notre vocation, appliquons-nous à bien sanctifier les particuliers dont nous sommes chargés » (Tronson, Lettre à Bourges, X, 145) ;

d) Ils doivent rester disponibles pour la direction spirituelle des ecclésiastiques : le goût pour les études personnelles ou l'amour des livres, à lire ou à faire, ne passent qu'après (à M. Guizain, Lyon, 11-XII-1682). Encore l'essentiel des écrits publiés ou inédits des sulpiciens jusque vers 1720 concerne-t-il la spiritualité. Le ministère à l'extérieur est à limiter le plus possible ; M. Tronson revient sans cesse sur cette spécialisation, non seulement pour le Supérieur (*Règles… de vive voix*, n°11), mais aussi pour les directeurs : se limiter à confesser en paroisse pour les fêtes de Pâques (Lettre à Clermont, 1676) ; « *Dominus nos misit presbyterisare, non devotisare* » (Avis, n°14 : c'est contre l'envahissement des dirigées) ; etc.

e) Le moyen d'action le plus important est la formation à l'oraison : « on ferait un grand coup si on avait bien inspiré à une personne l'esprit d'oraison, puisque c'est un des moyens les plus efficaces pour acquérir la perfection » (*Avis*, n°27).

DEUXIEME PRINCIPE : *la tâche de formation est une œuvre commune.*

a) *Œuvre de prêtres parmi les prêtres ou futurs prêtres* (se rappeler que pendant longtemps le séminaire de Saint-Sulpice est ouvert à tout ecclésiastique, ordonné ou ordinand) : les directeurs, pour les former, ne doivent pas se distinguer d'eux : ils habitent la même maison, suivent le même règlement, vivent les mêmes exercices, sont à la même table. On tient beaucoup à ce que Saint-Sulpice n'ait pas de costume particulier qui donnerait à croire que c'est un ordre religieux (cette précision des premières Constitutions de 1659 est souvent rappelée au long du XVIIIe siècle).

b) *Œuvre commune d'un groupe de directeurs*
   - qui délibèrent ensemble des décisions à prendre : à Autun (1676) une difficulté sérieuse aurait été évitée si l'on avait été fidèle « à conférer ensemble avant que de rien entreprendre… C'est ainsi que l'on en a toujours usé à Saint-Sulpice et dans tous les séminaires qui en dépendent » (Tronson, t. V, 1) ;
   - dont l'union est indispensable : « Il faut regarder l'union entre eux comme la pierre fondamentale de la maison » (t. V, 472) ;
   - où chacun s'efface devant les décisions communes : « surtout dans les assemblées, où après avoir dit son sentiment et ses raisons, nous devons être aussi satisfaits de voir que l'avis des autres l'emporte que si le nôtre, quoique meilleur, prévalait » (t. V, 11) ;

- où le supérieur reçoit communication « de toutes les choses qui ne sont point renfermées sou l'obligation du secret de la confession ou de la direction… On ne fait rien ici sans m'en avertir. L'on en doit faire de même dans les provinces » (t. V, 206).

c) *Œuvre articulée avec celle d'autres responsables*

- l'Evêque : « il est le premier supérieur de son séminaire, et il en est le maître. Il y peut faire ce qu'il lui plaît. Mais comme il y a plusieurs choses dont il ne pourrait pas prévoir les conséquences… (il faut) lui en faire une simple exposition » avec le « respect et la soumission qu'on lui doit » (t. V, 472) ;
- les Examinateurs des Ordinands, avec leur responsabilité propre : « s'ils refusent quelques-uns de ceux qu'on aurait crus, au séminaire, bien disposés, c'est leur affaire, et non pas la vôtre » (*ibid*).

TROISIEME PRINCIPE : *le service du Seigneur ne s'enseigne pas dans la contrainte.*

a) Supérieur et Directeurs doivent surtout gagner la confiance : « Vous faites bien de vous appliquer, en faisant garder les règles, à gagner le cœur des séminaristes, et de leur rendre par votre douceur l'obéissance et le joug de Notre Seigneur aimables » (Tronson, Lettre à Clermont, 7-III-1692). « Si on pouvait soit par une conversation plus fréquente des Directeurs avec les séminaristes dans les récréations et dans les promenades, soit en parlant avec plus de familiarité et de cordialité, soit en leur donnant quelque marque particulière d'amitié et d'estime, soit en leur accordant un accès très libre auprès de nous, etc., leur ouvrir par là le cœur et gagner leur confiance, ce serait le grand secret pour mettre la maison en bonne odeur (= réputation), et attirer bien du monde » (Tronson, Lettre à Lyon, 15-12-1693).

b) Les ordinands sont responsables de leur démarche : « Pour commander de prendre les ordres, on ne le doit pas faire ordinairement. Et à moins que je fusse convaincu de la volonté de Dieu et que la piété et les grands talents ne me fissent connaître l'utilité qu'en recevrait l'Eglise, j'aurais peine d'user de cette voie. On peut le conseiller à ceux en qui on remarque les dispositions que l'on a coutume de désirer. S'ils ne persévèrent pas, on n'en est pas responsable » (Lettre à Autun, t. V, 609).

Comme dispositions requises à l'entrée, « les principales sont une bonne volonté et un esprit soumis… Pour ceux qui sont dans la disposition d'y bien profiter… ils trouvent ici une très facile entrée et des personnes toutes prêtes à les servir » (Tronson, Lettre à un candidat, 29 oct. 1676).

III. AVANT ET APRÈS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Les divers témoins, même si leurs points de vue sont différents, prouvent la volonté de continuité.

A. En 1758, M. Legrand donne, pour un évêque de Hongrie, un tableau de l'organisation des séminaires de France, et plus spécialement de ceux de Saint-Sulpice. Les traits majeurs restent :

- *le séminaire comme lieu nécessaire d'examen de la vocation, de formation* à la fois aux sciences ecclésiastiques, à la piété, et aux fonctions du ministère (*Mémoire,* p. 1).

- *la vie commune* entre directeurs et élèves (p. 37-40). Cependant il y a des « séminaires d'élèves pauvres » où les Directeurs connaissent un régime amélioré par rapport à celui de leurs élèves (*ibid*.) ;

- *le rôle des professeurs* qui sont obligatoirement aussi *directeurs et confesseurs* (p. 35-37).

- *l'union entre les directeurs et avec le Supérieur*, spécialement pour leurs délibérations en Conseil (p. 30-37).

B. M. Bertin a rédigé vers 1786 des *Réflexions sur la conduite que doit tenir un directeur de séminaire*, texte qui fera longtemps autorité, à la fois à cause de la personnalité de l'auteur (supérieur à Toulouse et à Reims, visiteur au nom de M. Emery), et du fait de l'ampleur de son gros traité de 480 p., copié et commenté jusqu'au début du XXe siècle, refondu et mis à jour par M. Mauviel vers 1912. C'est un traité des devoirs individuels du sulpicien, au service d'une institution considérée comme inamovible ; la préoccupation morale y est très développée (sécurité de conscience du directeur dans ses décisions ; souci d'assurer la persévérance des clercs, de juger au mieux leurs aptitudes morales) ; c'est l'équivalent, pour les directeurs, des traités de casuistique courants pour les confesseurs. Cependant la situation décrite révèle quelques points forts de la pratique sulpicienne :

- *le séminaire, lieu de formation avant tout spirituel*, ouvert aux aspirants, mais aussi aux prêtres retraitants (f° 159) ;

- *le Conseil* comme organe de gouvernement de la maison (f° 169 et suiv.) ;

- *le climat de liberté* (« rien par la crainte, tout pour faire estimer et aimer la vertu » - f° 73), qui laisse à chaque ordinand la responsabilité personnelle de sa démarche : le Conseil ne juge pas de la « vocation », étudiée avec le seul directeur (ff° 180, 186).

C. *Au début du XIXe siècle*, la situation des grands séminaires en France se trouve modifiée et renforcée : la durée du séjour y est plus longue (4 à 6 ans, à partir de 1820 environ) ; le séminaire est pratiquement l'unique voie vers le sacerdoce, même du point de vue des études ; à Paris, les divers séminaires parallèles à Saint-Sulpice n'ont pas été rétablis. Le séminaire de Saint-Sulpice est souvent considéré comme norme pour ceux de province ou de l'étranger ; sa régularité et sa ferveur spirituelle sont célèbres.

L'individualisme est très marqué : la notion de communauté tient peu de place dans les règlements, dans le Manuel du séminariste, comme dans les textes relatifs à la vie spirituelle. L'exigence ascétique est forte (exercices, silence, mortification, séparation du « monde »). Ces traits appuyés sont équilibrés, dans la pratique, par d'autres notes :

- *les directives de bonté et d'indulgence*, « afin que la règle s'observe non par force, mais par amour » (M. Garnier, Lettre à M. Chameroy, 16-I-1825) ;
- *la place faite à l'étude de la vocation.* Les anciens textes (de M. Constant, de Tronson) sont complétés dans les traités plus élaborés de Garnier et de Faillon ; devant l'appel extérieur prononcé par le Conseil, on insiste sur le rôle du directeur qui aide le sujet à discerner l'appel de Dieu d'après les aptitudes, l'attrait et l'intention ;
- *la place de l'idée missionnaire dans la formation :* lien du séminaire avec les fondations contemporaines (missions à l'intérieur ; missions à l'extérieur avec Mazenod, Libermann ; Propagation de la Foi) ; lien avec les premiers évêques des U.S.A. ; influence personnelle de directeurs comme M. Mollevaut (+ 1854) et M. Galais (+ 1854).
-

IV. FIN DU 19e ET DEBUT DU 20e SIECLES

Les textes officiels, les comptes rendus du Conseil général et les ouvrages publiés par les sulpiciens à cette époque sont marqués par le souci de la *fidélité aux « traditions de Saint-Sulpice* ». C'est d'ailleurs le titre d'un important ouvrage publié en 1886 par M. Icard (supérieur général de 1875 à 1893) qui voulait préciser et rendre publiques ces traditions.

Il semble nécessaire de faire, au sujet de cette période, trois remarques :

- le mot de « traditions » recouvre un ensemble d'éléments très variés et d'importance fort diverse. Les éléments les plus fondamentaux risquent d'être noyés dans un océan de précisions pratiques sur les horaires et les plus petits points du règlement. Mais il apparaît vite que la tradition de Saint-Sulpice est fondamentalement perçue comme un ensemble de pratiques et de prescriptions *d'ordre pédagogique* fondées sur des *principes théologiques et spirituels* très nets et constants.

- Cette période est marquée par une « *défense et illustration » des méthodes sulpiciennes*, sur un ton souvent apologétique, voire polémique, à l'égard d'autres types ou principes de formation sacerdotale ; ce climat de discussions permet du reste aux Supérieurs et au Conseil de mieux préciser en quoi consiste le système sulpicien, appelé parfois la « méthode française » (de fait, tous les séminaires en France suivent les mêmes principes).

- L'insistance sur la fidélité à l' « esprit et aux traditions de Saint-Sulpice » (Icard) et le rappel fréquent de textes de M. Olier et de M. Emery s'expliquent peut-être aussi par les *difficultés que traversent alors les séminaires et la Compagnie* : critiques très vives, dispersion des équipes éducatrices à l'époque de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, controverses sur la vocation, etc.

1. M. Icard publie en 1886 un ouvrage de 559 pages consacré aux *Traditions de la Compagnie de Saint-Sulpice pour la direction des grands séminaires*.

Quelques citations sont éclairantes :

« Tous ces Messieurs portent le nom de Directeurs, parce que chacun d'eux a la direction spirituelle des séminaristes qui s'adressent à lui ; et aussi parce que tous ont une certaine part dans la direction du séminaire… » (p. 17). Ils doivent d'ailleurs se consacrer exclusivement à l'œuvre du Séminaire (pp. 18 sq.).

« Il est dans l'esprit et dans les traditions de la Compagnie de Saint-Sulpice que les directeurs considèrent les séminaristes comme ne formant avec eux qu'une seule famille… » (p. 25) « … non comme des surveillants, mais comme des amis et des pères » (ibid.) et ici M. Icard souligne la différence d'avec les consignes données au « recteur » par Charles Borromée…

Cette communauté de vie est liée à l'une des tâches essentielles des prêtres de Saint-Sulpice : *la direction spirituelle* ; M. Icard y consacre près de 30 pages et il revient à ce sujet sur l'avantage de la « communauté éducatrice » : « Nous pensons que des prêtres voués par leur vocation à l'éducation des clercs, et vivant au milieu d'eux, sont plus à même de les connaître et de les diriger » (p. 180).

M. Icard insiste également sur la liberté du choix du directeur spirituel (pp. 151 sq.) : « cette pratique, consacrée par nos traditions, ne laisse rien à désirer du côté de la liberté ; … elle nous paraît beaucoup plus utile aux séminaristes, que l'usage, qui existe dans des pays étrangers, d'appeler des prêtres demeurant hors du séminaire » (p. 153).

2. *M. Lebas,* Supérieur général de 1901 à 1904, dans une période fort difficile pour l'Eglise et la Compagnie, n'a cessé de rappeler quelques points essentiels de la mission et de la vie des prêtres de Saint-Sulpice :

- Grande insistance sur l'*esprit intérieur* : circulaire du 8 septembre 1901 sur « l'excellence de la vocation sulpicienne et l'esprit intérieur », avec de nombreuses citations d'Olier et d'Emery qu'il reprend à son compte : « le soin principal et premier de MM. les Directeurs, a écrit M. Olier, sera de rendre les sujets intérieurs… ; sans quoi il n'y a ni gloire pour Notre Seigneur ni aucun fruit pour l'Eglise » (M. Lebas, *Souvenirs*, recueil posthume de certains textes, 1913, p. 569).

- Insistance sur *la direction spirituelle* :

« La direction, c'est notre grâce » (Circulaire du 19-3-1902, p. 588).

« La direction… est bien notre principale fonction… prêtre de Saint-Sulpice et directeur, c'est tout un » (Circulaire du 8-9-1903 ; p. 603).

- Une note sur la « lecture spirituelle » donnée par le supérieur : c'est d'elle « que dépendent en grande partie et presque toujours le bon état et la ferveur des séminaires » (M. Lebas, p. 39).
- La « *communauté éducatrice* ». « Notre … fondateur a voulu que directeurs et séminaristes, réunis dans une même maison, soumis aux mêmes règlements, vécussent de la même vie, la vie de famille… (Circ. du 8-9-1901, p. 573). « *Après les sacrements et avec la direction, je ne vois rien de plus puissant dans notre ministère* » (ibid., p. 574).

2. Après *la séparation* de l'Eglise et de l'Etat (1905), un souci apparaît très nettement : maintenir et défendre l'originalité et la valeur de la méthode sulpicienne mise en question par certains Evêques qui lui opposent les textes du Concile de Trente et la pratique des autres séminaires. (Comptes rendus des Conseils du 25-1-1905 et du 22-09-1908 par exemple).

Trois hommes, trois publications, illustrent les années 1912 à 1916 :

M. Mauviel reprend et lithographie en 1912 le travail de M. Bertin « à la demande et pour la commodité du nouveau Noviciat de Saint-Sulpice aux Etats-Unis » (p. 4). Son exposé des *Devoirs d'un Directeur de grand Séminaire* est plus nerveux et plus précis que celui de Bertin, mais reprend les mêmes idées fondamentales.

M. Guibert fut longtemps supérieur du Séminaire de l'Institut catholique de Paris (1897-1912) et devint vite l'animateur de l'Alliance des Grands Séminaires. Il intervient personnellement beaucoup, de vive voix ou par écrit, au sujet de la pédagogie des séminaires ; un ouvrage de 408 pages, publié en 1914, après sa mort, nous livre sa Contribution à l'éducation des clercs (Paris, Beauchesne) : il insiste entre autres choses sur :

- l'importance de la vie spirituelle : « les séminaires n'ont pas eu premièrement en vue la science théologique, mais la formation à la piété et à la vertu » (p. 19) ;

- la direction collégiale et le partage de vie entre directeurs et séminaristes : *passim*, pp. 14 à 17 ;

- un climat de liberté : « Dieu veut à son service des hommes libres et non des esclaves » (p. 66) ;

« Qu'est-ce qui meut les volontés ? Ce n'est point l'esprit de crainte : rien d'écolier dans nos séminaires » (p. 13).

M. Blouet (1863-1941), après avoir été supérieur à Angers dut retourner en 1905 à Coutances, son diocèse d'origine ; il y fut supérieur jusqu'à sa mort. Son influence s'étendit à toute la France par ses articles, ses ouvrages et son rôle à l'Alliance des grands séminaires… C'est celle-ci qui lui demanda en 1911 un rapport sur « la vie commune des Directeurs ». Des articles publiés en 1914 furent repris en un livre : *La communauté éducatrice du Clergé de France*, Beauchesne, 1916. Avec un ton un peu défensif et polémique, appuyé par des lettres de plusieurs archevêques et évêques, il insiste sur les avantages que présente cette « communauté éducatrice » : « Notre organisation assure un meilleur gouvernement du séminaire ; elle sépare nettement le for interne du for externe ; elle assure à chaque séminariste une plus complète liberté de conscience et une meilleure direction spirituelle, et au séminaire lui-même un meilleur personnel éducateur », (p. 103).

EN GUISE DE CONCLUSION…

Au terme de cette rapide esquisse qui a fait apparaître quelques constantes de la tradition pédagogique sulpicienne à travers trois siècles, quelques articles des *Constitutions* de 1969 prennent un nouveau relief, par exemple :

6.1. Dans les communautés chargées de la formation des prêtres, la responsabilité est exercée collégialement. Ce sens de la « communauté éducatrice » est un point fondamental de la tradition de Saint-Sulpice…

10.1. La foi nous invite à reconnaître dans la vocation une intervention divine qui s'exerce tout au long de la vie. Mais l'éveil, le discernement et le soutien des vocations requièrent des médiations humaines. C'est à ce niveau que se place le ministère de la Compagnie.

11.2. Dans les séminaires, un certain nombre de prêtres, sulpiciens ou non, collaborent sous l'impulsion du Supérieur. Ils constituent ainsi une équipe dont le ministère se réalise dans l'exercice de la responsabilité collégiale et inclut en particulier la fonction de directeur spirituel.

3. Cette équipe forme avec l'ensemble des séminaristes une unique communauté dont la mission appelle une collaboration loyale.

ORA a. (le supérieur) s'assurera que chaque candidat au Sacerdoce fait choix d'un directeur spirituel…

e. Les directeurs doivent être disponibles afin de pouvoir accueillir facilement ceux qui s'adressent à eux pour la confession et la direction spirituelle.

17. La nature même de la « communauté éducatrice » suppose que les directeurs prennent part aux activités du Séminaire, telles que groupes d'études, équipes spirituelles, catéchèse, vie liturgique, et aussi à certaines activités pastorales, diocésaines ou régionales. Le choix et les limites de ces activités feront l'objet d'une réflexion commune.

18. Persuadés que le partage de leur vie sacerdotale est le plus profond et le plus efficace des enseignements, les Prêtres de Saint-Sulpice vivront en communauté étroite avec les candidats au sacerdoce. Ils favoriseront ainsi un dialogue vrai qui permettra à tous de se sentir responsables de l'unique communauté. Par-là seront découvertes et déjà expérimentées les

conditions d'existence du presbyterium, sous le double aspect de vie fraternelle et de participation à une mission commune.

C'est dans ce contexte que se manifesteront plus clairement les aptitudes à la vie sacerdotale.

[*BSS* 1 (1975) 121-134]

*****

THE ESSENTIAL LINES OF THE SULPICIAN PEDAGOGICAL TRADITION

SUMMARY

This study, written collaboratively by Fathers Chaillot, Noye, and Deville, examines the Sulpician tradition at four significant points in its history in France:

1) The founding by Fr. Olier.

2) The codification by Fr. Tronson.

3) Before and after the French Revolution.

4) At the end of the 19th century and the beginning of the 20th.

At each of these points several constants can be seen:

- The purpose of the Society of St. Sulpice is first of all to work for the sanctification of priests;
- By a primary training within a community setting;
- At the service of the pastoral mission of the local Church;
- Starting from a specific interior call from God to be submitted to the discernment of a spiritual director and of a group of authorized educators;
- In an atmosphere of freedom and love.

LAS LÍNEAS ESENCIALES DE LA TRADICIÓN PEDAGÓGICA SULPICIANA

RESUMEN

Este estudio, escrito por Padres Chaillot, Noye y Deville, examina la tradición sulpiciana en cuatro momentos significativos de su historia en Francia:

1) La fundación por el Padre Juan Jacobo Olier.

2) La codificación del Padre Louis Tronson.

3) Antes y después de la Revolución Francesa.

4) A finales del siglo XIX y principios del XX.

En cada uno de estos puntos se pueden observar varias constantes:

• El fin de la Sociedad de San Sulpicio es ante todo trabajar por la santificación de los sacerdotes;

• Por una formación primaria dentro de un entorno comunitario;

• Al servicio de la misión pastoral de la Iglesia local;

• A partir de una específica llamada interior de Dios a someterse al discernimiento de un director espiritual y de un grupo de educadores autorizados;

• En un ambiente de libertad y amor.

➹ FIN ➴